



# 442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

## N° 03

### Les MARTEAUX PIKETTES : EP picture disc

Quelques semaines à peine après la sortie du single des Chewbacca All Stars, nous voilà avec une nouvelle parution sur le label maison. Ca ne chôme pas, ça ne chôme pas... Du moins pour l'instant...

Le numéro 16 de notre collection est donc dévolu aux Marteaux Pikettes, un groupe de filles (enfin, presque), parisien, et qui a décidé de pratiquer un rock'n'roll tendance 77 avec de vrais morceaux de punk et de garage dedans.

Après avoir été "prune prune girls" (leur anticonformisme chronique les ayant vite détourné de la voie toute tracée les appelant à devenir "pom pom girls") et s'être rendues compte que ce n'était pas pour elles, elles ont préféré se vautrer dans les affaires du rock'n'roll plutôt que de devenir stars de la télé réalité ou chanteuses à textes sans voix et sans textes (de toute façon elles n'ont absolument pas vocation à finir femmes de président de la république).

Du coup, aujourd'hui, on peut décemment dire, en bref, en résumé, et pour faire simple, que les Pikettes sont les Pikettes, qu'elles ne ressemblent à personne et que personne ne leur ressemble... Voilà qui a le mérite d'être clair, non ?

A peine eurent-elles trouvé leur voie qu'elles décidèrent qu'il était temps de sortir un disque. C'est vrai quoi, on ne peut pas rester indéfiniment dans l'anonymat quand on prétend être sur le devant de la scène. Et c'est donc en studio qu'elles ont choisi de montrer au monde ce dont elles sont capables. Oui, OK, y a bien eu quelques concerts pour se faire la main, la voix, et le gratouillage de guitare, mais je pense qu'on peut logiquement considérer que le véritable acte de naissance du groupe sera à dater de la sortie de ce disque. Il y aura donc désormais un avant MP et un après MP (ça changera de Jean-Claude).

4 titres au programme de ce superbe picture-disc (allez faire un tour sur le site de la "442ème Rue" si vous voulez en voir plus) : "Pas de", "Punk not dead", "Joe Dassin dead" (normal il était pas punk, il est donc dead) et "Alcoolique". Vous noterez au passage que les Pikettes chantent en français, ce qui a fait dire à Jean d'Ormesson qu'elles auraient toute leur place à l'Académie Française, des fois qu'elles voudraient devenir encore plus immortelles qu'elles ne le sont aujourd'hui (elles se donnent encore quelques années de réflexion avant de publier un communiqué de presse).

Accessoirement, ce EP existe aussi en version CD avec un petit bonus (logique, le CD est moins beau que le EP, fallait bien compenser), une reprise méconnaissable du "Can the can" de l'égérie glam des 70's Suzy Quatro (celle-là, fallait aller la chercher). Allez voir notre liste VPC, toujours sur le site, pour vous procurer tout ça, et bien plus encore.

En attendant, bonjour chez vous.

LEO 442

### 442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

Patrick "je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre" McGOOHAN (RIP)

Lux INTERIOR (RIP)

CATHIMINI

Johan ASHERTON

BLUTCH (Chewbacca All Stars)

REM and the COURBARIANS, CHUCK NORRIS

EXPERIMENT & V8 WANKERS (for their Ramones/Motorhead attitude)

Lucas TROUBLE

Les MARTEAUX PIKETTES

BACKROOM EMPLOYEES

ZERIC (Trauma Social)

SABRINE (Pogozone)

GERALD & KIPROQUO

Le PETIT LEZARD

CHRISTOPHE (Dirty Punk)

Jean-Noël LEVAVASSEUR

Patrice LAPEROUSE

Lou RIDSDALE (Aztec Music)

**Samedi 28 mars 2009 - 19:29:45 (Wonderland time)**

#### La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe.

Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site : <http://www.triagefm.fr>

Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue". Stay tuned.



**PSYCHOBILLY BOX - ROCKABILLY ROOTS AND HOOTENANNY (CD box set, Cleopatra Records - [www.CleopatraRecords.com](http://www.CleopatraRecords.com))**

Il arrive parfois, au détour d'un bac, de tomber sur ce genre de truc hautement improbable, un coffret 2 CD consacré à un genre pourtant salement décrié et aux contours pour le moins indéfinissables, le psychobilly. En 44 titres, le label américain Cleopatra tente donc de définir un style mouvant, tortueux et louvoyant. A noter, quand même, que le track-listing s'ouvre avec ceux qui se sont autoproclamés inventeurs du concept, les Meteors, et surtout leur inamovible leader, P.Paul Fenech, puisque les morceaux ici retenus sont ceux de l'après Nigel Lewis/Mark Robertson, à savoir "Surf City" (la reprise de Jan & Dean) et "Disneyland". Le psychobilly est d'ailleurs, à l'origine, un mouvement essentiellement anglais, comme en témoigne la présence de quelques contemporains des Meteors, Guanabatz, Polecats, King Kurt (les spécialistes du lancer de farine), Demented Are Go, Frantic Flintstones, Highliners (reprise live du "Wooly Bully" de Sam The Sham & the Pharaohs), Tailgators (reprise du "Should I stay or should I go" du Clash, morceau dont quasiment tous les groupes psycho de l'époque ont fait leurs choux gras), Radiacs (reprise du "Jungle rock" de Hank Mizzell), Coffin Nails, Tallboys, Skitzo et autres Deltas, sans oublier les hollandais de Batmobile, tous groupes ayant fait les belles heures des débuts du mouvement et qu'on retrouve quasiment tous en bonne place sur les compils "Stompin' at the Klub Foot", ce club qui fut, dans la première moitié des 80's, le temple incontesté des psychos londoniens. Tous ces jeunes anglais, à l'aube des 80's, ont surtout été influencés par un trio de petites frappes new-yorkaises qui, tricards dans leur ville d'origine, vinrent s'établir à Londres afin d'y perpétrer leurs premières exactions avant de mettre le monde à genoux avec un néo-rockabilly sous perfusion punky, j'ai nommé les Stray Cats, qui figurent également au menu du coffret avec une version live de "Rock this town" et une acoustique de "Stray cat strut", histoire de bien enraciner le truc. Le livret étant particulièrement chiche en crédits j'en déduis quand même que le maître d'oeuvre du projet doit être ce vieux forban de Danny B. Harvey puisque c'est lui qui se taille la part du lion, que ce soit avec ses premiers groupes, 13 Cats (dont un duo virtuel et post-mortem avec Gene Vincent sur "Be-bop-a-lula") ou Swing Cats (autre duo du même tonneau, avec Marilyn Monroe cette fois, sur "Diamond's are a girl's best friend"), ou encore avec son dernier super-groupe en date, Headcat (où il s'est associé avec Lemmy de Motorhead et Slim Jim Phantom des Stray Cats), pour 2 reprises énergiques du "Big river" de Johnny Cash et du "Good rockin' tonight" de Roy Brown via Elvis Presley, le gang étant rejoint, sur ce dernier titre, par Johnny Ramone, ce même Johnny Ramone qui propose aussi sa version instrumentale du "Viva Las Vegas" d'Elvis, paraît-il la dernière séance studio de Johnny. Notons enfin que, en fans déférents et transis, les concepteurs de cette double compilation n'ont pas oublié de rendre hommage à quelques aînés parmi ceux qui, ayant posé les bases du rockabilly dans les 50's, sont, en quelque sorte, les parents spirituels de tout ce petit monde. C'est ainsi qu'on retrouve ici des gens comme Patsy Cline, Waylon Jennings & Buddy Holly, Wanda Jackson, Elvis Presley ou Bill Haley dans quelques-uns de leurs premiers efforts, tous désormais tombés dans le domaine public, ce qui a dû faciliter les choses en matière de droits. Un coffret qui, certes, s'en tient à une certaine version du psychobilly, assez primitive (on ne trouve ici aucune trace de son versant plus dur et plus radical, le punkabilly, initié notamment par les Cramps, la différence la plus notable entre les 2 étant l'usage de la basse électrique dans le punkabilly en lieu et place de la contrebasse plus prisée dans le psycho), mais qui, somme toute, est plutôt agréable d'approche, et qui permet de ressortir ses vinyles vintage de sa discothèque, histoire de se remémorer quelques chaudes soirées parisiennes ou londoniennes. Merde, c'était il y déjà 25 ans...

## A WAP BAP A LOO BAP A LAP BAM BOUM

### ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

**The NEEDS : Santa Rita (CD, Nova Express - [www.novaexpressrecords.com](http://www.novaexpressrecords.com))**

**The PLASTIC INVADERS : Greatest hits (CD, Nova Express)**

Chez Nova Express il y aura toujours une petite place pour le garage. Et s'il n'y en a pas, pas de souci, le Kaiser sait en faire. Le ravin situé derrière son studio est rempli de poseurs, de pseudo rockers de baltringue, d'imposteurs, et autres malfrats du riff et de l'accord. Si vous n'êtes pas un vrai, un pur, un dur, un authentique, passez votre chemin, votre espérance de vie ne pourra qu'y gagner. En plus, notre vampire préféré étant plutôt fidèle en amitié, dès lors qu'il a posé la canine sur un cou bien appétissant il ne le lâche plus. Prenez les Needs par exemple. Un jour qu'ils passaient dans les environs ils ont vu de la lumière au milieu des vignobles. Leurs chères mômans leur avaient pourtant dit de ne pas fricoter avec des inconnus, mais vous savez ce que c'est, dès qu'on est sur la route on se croit maître du monde. Et ce qui devait arriver arriva. Nos pauvres jeunes garçons, naïfs et inconscients, acceptèrent l'invitation du maître des lieux. Et depuis, c'est le cauchemar. Le Kaiser ne leur laisse aucun répit, les enfermant dans sa cave creusée à flanc de coteau pour les obliger à écrire de ces titres vénéreux dont ils ont le secret. Entre hymnes désespérés, mid-tempo vicieux et détournements de donzelles en détresse, ce cinquième album des Needs est une nouvelle explosion de mélodies venimeuses et d'accords sexuellement déviants. C'est saturé à bloc, ça envoie de la fuzz comme la cavalerie envoyait le napalm sur les forêts de bambous vietnamiennes, ça pose un regard louche sur la moindre paire de fesses passant à portée (option rayon X le cas échéant), et, accessoirement, ça explore des contrées très oubliées mais non encore évaporées (country, psyché-pop). Le fait que Benoît XVI lui-même, effrayé par tant de dévergondage et de licence, et face à l'absence totale de repentir du groupe (au passage ça lui a bien rappelé sa jeunesse, mais vous savez ce que c'est, les vieux cons ça n'admet jamais qu'on a pu avoir tort dans une autre vie), le fait que Benoît XVI, donc, songe sérieusement à réinstaller les tribunaux de l'Inquisition à leur usage exclusif en dit long sur leur pouvoir de perversion de masse. Et comme si tout ça ne suffisait pas, il a fallu que le dit Kaiser ressuscite, au passage, cet autre allumé d'Ed Wood avec ses assiettes en plastique attaquant d'innocents passagers de trains électriques. Peste ! Les Plastic Invaders nous refont le coup des petits hommes verts (ou plutôt violets ou oranges, les couleurs préférées de tout bouffeur d'acide qui se respecte), agrémentant leur garage de série Z de solides influences proto-punk façon midwest dézingué et consanguin. C'est pas encore avec ça que les pages culturelles du Figaro ou d'Aujourd'hui En France vont s'ouvrir à autre chose qu'aux litanies momifiées de Gilbert Montagné. Entre l'arrogance du jeune Elvis, l'énergie zombifiée d'Iggy et la sourde sexualité de Screamin' Jay, les Plastic Invaders se sont d'emblée placés sous les meilleurs auspices dans leur entreprise de conquête d'un outre-monde bien calme ces derniers temps.

**LITTLE JOHNNY and the SILVERTONES : Rock 'til the end of time/l've got a woman (SP, Norton Records - [www.nortonrecords.com](http://www.nortonrecords.com))**

Finale, la notoriété ça tient à peu de choses. Prenez le jeune Johnny Christmon par exemple. Le bonhomme naît en Géorgie où, à peine sorti de l'adolescence, dès 1954, il tourne avec un autre petit black allumé, pianiste et chanteur comme lui, un certain Little Richard. De l'un on a largement retenu le nom, de l'autre, nada... Cette même année 54 Johnny sort d'ailleurs son premier single, sur le label Excello, un excellent couplage black rock où il prouve qu'il a parfaitement assimilé tous les tics vocaux de Little Richard. Mais voilà il ne devait y avoir de la place que pour un seul Little Richard (quelques années plus tard Esquerita fera, hélas pour lui, la même constatation). En 1956 Johnny part s'installer en Ohio où il va alors s'acoquiner avec divers groupes garage blancs auxquels il va néanmoins apporter sa fougue toute rock'n'rollienne. Sous diverses appellations (Little Johnny and the Hi-Tones, Little Johnny and the Silvertones, Little Johnny and the Last Knights, Little Johnny and the High-Tones) le petit Johnny va écumer les bars et les clubs de l'état. Il va également enregistrer plusieurs plages pour des labels locaux, qui, curieusement, ne sortiront jamais ces bandes. Etaient-elles trop sauvages pour l'époque ? C'est ainsi que Little Johnny rejoindra les oubliettes du rock'n'roll, sa carrière prenant fin en 1964 quand la plupart des petits blancs-becs qui constituaient l'ossature de ses différents groupes finiront tous par se retrouver, de force plus que de gré, à patauger dans les rizières vietnamiennes. Little Johnny lui-même n'y sera pas envoyé, grâce à sa dizaine d'années de plus, mais il n'aura tout simplement plus personne avec qui remonter un groupe digne de ce nom. Les 2 titres ressuscités ici par Norton datent de 1963 et montrent un curieux mélange de black rock'n'roll furieux, initié évidemment par Little Johnny lui-même (qui les a composés), en parfait adepte de Little Richard, et de garage-punk fiévreux, apporté de ses musiciens blancs, tous encore plus ou moins étudiants à l'époque des faits. 2 titres édités sur une belle galette orange.

**The FLESHTONES : Stocking stuffer (CD, Yep Roc Records - [www.yeproc.com](http://www.yeproc.com))**

Exercice typiquement américain, l'album de chansons de Noël marque toujours, dans la carrière de n'importe quel chanteur d'outre-Atlantique, une sorte d'étape dans sa recherche de crédibilité "populaire". L'un des premiers "rockers" à se lancer dans l'aventure ne fut-il pas Elvis lui-même, qui, en bon petit américain désormais récupéré par RCA et en attente de son départ à l'armée, se devait de parfaire son image de genre idéal pour des mères de famille qui, à peine un an auparavant, s'étaient offusquées de ses déhanchements lascifs, tandis que leurs filles, elles, mouillaient leurs culottes devant tant de dévergondage gestuel. O tempora, o mores ! Noël, aux USA, ne revêt pas la même importance que chez nous. Là-bas elle reste avant tout une fête chrétienne, alors qu'ici elle est surtout l'occasion de faire la fête tout court. Faire un album de chansons de Noël dans notre beau pays se solderait inévitablement par une suite de niaiseries bien sirupeuses, putassières et insipides (Tino Rossi's not dead, hélas !). De l'autre côté de l'océan, parfois et heureusement, on a droit à quelque OVNI qui, même en forme de traîneau tiré par des rennes au blair aussi rouge que s'ils avaient picolé un tonneau entier de 12,5°, n'en recèle pas moins une bonne dose de rock'n'roll. Et on ne pouvait en attendre moins des Fleshtones qui viennent donc de se fendre de leur petite douzaine de Christmas tunes aussi excitantes qu'une girl du Crazy Horse déguisée en Mère Noël, aussi énervées qu'un sale gosse devant une mer de cadeaux enrubannés, aussi jouissives qu'une nuit de réveillon terminée sous la couette après quelques agapes alcoolisées. Les Fleshtones sont et restent les Fleshtones, même quand ils nous comptent les virées nocturnes d'un gros bonhomme barbu et rigolard. Pour preuve, au lieu de se contenter de nous pondre uniquement un album de reprises, les Fleshtones ont eux-mêmes écrit 5 des 11 titres de ce disque, 5 brulots de garage punky millésimé dont ils conservent jalousement le secret depuis près de 3 décennies maintenant. Pour les 6 autres titres, au lieu d'aller piocher dans la playlist de l'Armée du Salut, ils ont préféré se pencher sur quelques francs-tireurs qui, comme eux, en avaient marre de la mièvrerie généralement associée à cette fête catho bon teint. C'est ainsi qu'ils ont exhumé "Hooray for Santa Claus" de la B.O. d'un obscur film de science-fiction de série Z, "Santa Claus conquers the Martians" (rien que le titre est un chef d'oeuvre à lui tout seul), "Six white boomers" du répertoire de Rolf Harris, chanteur australien aussi méconnu que le loup blanc (Ross The Boss, guitariste des Dictators, venant leur filer un petit coup de médiateur pour l'occasion), "You're all I want for Christmas" du soul brother Brook Benton, réputé pour ses slows torrides et langoureux, "Mr. Santa Claus" de cet autre adepte du rhythm'n'blues sulfureux et érotique Nathaniel Meyer (qui nous a quitté il y a quelques semaines) et "Run, Rudolph, run !" de ce vieux libidineux de Chuck Berry. Avouez que c'est pas avec ça qu'on risque de s'ennuyer au pied du sapin à regarder un feu de cheminée. Finalement, il n'y a guère que "In midnight's silence" qui fasse dans la tradition, et encore... si l'on sait qu'il s'agit là d'une chanson extirpée du folklore polonais (!) et que Peter Zarella en a réécrit les paroles, on se doute qu'on reste assez loin des "Jingle bells" et autres "Silent night". Bref, à part le thème général du disque, et le fait qu'il sorte quelques semaines à peine après le récent "Take a good look", il n'y a là rien qui nous fasse douter que nous avons un véritable nouvel album des Fleshtones à nous mettre entre les esgourdes. En prime, on pourra toujours l'écouter au moins une fois par an.

**CHIMIKS : Cool in down (SP, Elégances Records)**

Tiens, un OSNI (Objet Sonique Non Identifié) dans la Ceinture d'Orion, c'est le moment de faire un vœu... Genre si toutes les putasseries musicales pouvaient s'autodétruire d'un coup et se dissoudre dans le vide stellaire, putain c'que ce serait bon... Y aurait plus que du garage-punk sale, trash et vicieux pour nous agrémenter le quotidien, le rêve quoi... Y aurait un truc comme les Chimiks au dessert histoire de faire passer la bouffe de la cantine... Vous savez ce genre de petit plaisir qu'on attend avec d'autant plus d'impatience qu'on sait qu'il nous fera oublier tout le reste... Quelques instants de bonheur dans un océan de sang, de sueur et de larmes... Les Chimiks qui viennent de sortir un 45t foutraque et graveleux, dézingué et psychopathe, dégénéré et amoral. Z'ont même collé les 2 titres sur la même face, laissant l'autre côté aussi vierge et immaculé qu'une nonne intégriste... Ce qui ne fait pas de mal, parce que vierges et immaculés c'est pas franchement le cas de nos 4 malades qui avoinent comme si Belzébuth leur filait le train... C'est bien simple, les mecs s'engageraient en formule 1 ils seraient aussitôt disqualifiés pour dopage... Pas eux, mais leur mécanique... Pour eux y a qu'une position sur l'ampli, 11, y a qu'une graduation sur l'échelle de Richter, 10, y a qu'une vitesse de croisière, mach 3, et encore, en général, ça, c'est quand ils sont pas trop en forme... Pour le reste les Chimiks c'est fuzz tous azimuts, c'est distortion symbiotique, c'est saturation ambiante...

**The WHITE BARONS : Up all night with the White Barons (CD, Gearhead Records - [www.gearheadrecords.com](http://www.gearheadrecords.com))**

J'avais découvert les White Barons à l'occasion d'un split single qu'ils partageaient avec mes vieux potes d'Electric Frankenstein, et, comme vous vous en doutez, si EF avait choisi d'apparaître à leurs côtés, c'est qu'ils en valaient la peine. Impression confirmée à l'écoute du "Wicked ways" qui ornaît soniquement la face du single dévolue à ces "barons de la blanche" au fort pouvoir électrique et roboratif. Aujourd'hui c'est sur la longueur d'un album qu'on peut juger de l'effervescence et de la truculence du groupe de San Francisco. Emmenés par Miss Eva Von Slut (elle est aussi la chanteuse du groupe psycho féminin les Merry Widows) les White Barons délivrent un punk-rock'n'roll survitaminé, overdosé et amphétaminé. Comme l'indique l'un de leurs titres (qui était d'ailleurs aussi celui du label du groupe, qui avait sorti le split sus-mentionné), la musique des White Barons est un savoureux et détonant mélange de "Champagne & cocaïne", en tout cas il produit les mêmes effets euphorisants et énergisants, l'accoutumance en moins, encore que... Les 3 barons qui composent le groupe sont experts en riffs catchy et punchy, en mélodies écorchées vives, en missions suicide dévastatrices, tandis que la baronnesse Eva crache, feule et rugit telle une tigresse que quelque imprudent serait venu déranger dans sa tanière. Faut dire que la plantureuse chanteuse à de quoi assumer sa fonction de hurleuse en chef de ce cartel musical et orgasmique avec son bon 105D (qu'on devine entièrement naturel) à faire pâlir d'envie n'importe quelle bimbo siliconée. Bref un album à écouter en se faisant quelques lignes, le flingue à portée de main, la bouteille au frais, et une accorte demoiselle en bas résille et sous-vêtements délicats languoureusement allongée sur le lit, une certaine idée du bonheur quoi ! Enfin, à chacun ses croyances, mais les miennes doivent salement ressembler à celles des White Barons.

**Annita BABYFACE and the TASTY PONEYS : Cindy (CDEP, Dirty Witch - [www.myspace.com/dirtywitchrecords](http://www.myspace.com/dirtywitchrecords))**

**BACKROOM EMPLOYEES : Backroom Employees (CD autoproduit - [www.backroomemployees.com](http://www.backroomemployees.com))**

2 petits trucs bien rock'n'roll balancés comme ça, au débotté, histoire de montrer qu'on existe.

Premier effort pour Annita Babyface and the Tasty Poneys avec 4 titres de pop-punk frétilant comme une première communiant qui viendrait de découvrir les vertus du goupillon. Annita Babyface est une sorte de Debbie Harry qui, de la lolita un brin perverse, serait devenue une jeune fille à l'assurance affirmée, mais ayant gardé cette volonté de séduction sensuelle et tentatrice qui fait qu'on ne peut que capituler devant tant d'effronterie. Ne vous fiez pas à ce minois innocent, vous succumberez comme tout le monde. Derrière la gisquette les Tasty Poneys assurent le service après vente avec une conviction sûrement renforcée par la troublante vision qu'ils ont en permanence devant les yeux. Le groupe (au sein duquel on reconnaît Forest, mercenaire de la 6 cordes chez les Pookies ou les Sons Of Buddha, entre autres) nous envoie de séminales décharges électriques en trois accords essentiels. Rapide, joliment troussé, émoustillant, que demander de plus ?

Côté Backroom Employees on est nettement moins croquignolet (de mon point de vue du moins, mais, mesdemoiselles, vous n'êtes pas obligées d'être de mon avis), mais on est tout aussi addictivement jouissif. En gros, et selon leurs dires (mais peut-on leur faire confiance ?), les Backroom Employees font un rock'n'roll garage pas trop rock'n'roll et pas trop garage... Nous voilà bien... Rock'n'roll, si, c'est indéniable (écoutez-moi ce "Californian" tellement crampien qu'il a dû pousser Lux Interior à tirer sa révérence pour ne pas être contraint à passer le flambeau de son vivant). Garage, bah oui, aussi, avec une utilisation intensive de la fuzz, et cette basse qui vous fouaille la tripaille aussi méthodiquement que papy Jack en d'autres temps ("Elephant", au tempo aussi efficace qu'une charge de la dite bestiole). Trash aussi, entre une "Julie" qui file direct du côté de l'entre-jambe, et un "Gotta go" éruptif et acnéique. Bref, ça vous décape la couenne comme une douche au vitriol, ça vous malmène l'ADN comme un savant fou en pleine crise de delirium tremens, ça vous entrechoque les neurones comme une question existentielle un lendemain de cuite au picon-bière. Autant dire qu'on tient là encore un de ces foutus groupes capable de vous faire croire en l'avenir du rock'n'roll. Et merde... C'est Manoeuvre qui va faire la tronche.

**ABONNEZ VOUS !**

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

**The REBEL ASSHOLES : Click and say yeah ! (CD, Productions Impossible Records - [www.myspace.com/productionsimpossiblerecords](http://www.myspace.com/productionsimpossiblerecords))**

Déjà que les retours suite au premier album, "Me against myself", se faisaient l'écho d'une certaine filiation entre les Rebel Assholes et les Burning Heads, voilà que nos trous du cul préférés décident d'inviter Pete Sampras à venir roucouler sur "What you do is good". C'est pas ça qui va leur faire quitter le cocon familial. Notez que, si l'on ne choisit pas sa famille, il arrive quand même que, des fois, sa famille on l'aime bien et qu'il n'y a dès lors pas de raison de ne pas se rendre de ces petites visites de courtoisie qui entretiennent l'amour filial. Et puis être les petits cousins des Burning c'est toujours mieux que d'être les petits frères de... Oui, bon, on va pas non plus se fâcher avec les 3/4 de la planète rock, on ne balancera pas... Les Rebel Assholes nous envoient donc leur deuxième album. Le problème c'est que les gusses, avec le CD, nous ont aussi refilé leur froid franc-comtois qui, dès lors, s'étale un peu partout sur notre beau pays, alors qu'on n'arrête pas de nous bassiner avec le réchauffement climatique (du moins au moment où j'écris cette chronique). Bande de petits branleurs, vos moins 10 au soleil et vos congères vous pouviez pas les garder chez vous au lieu d'en faire profiter tout le monde non ? J'en connais qu'on a lynché pour moins que ça... Enfin, on vous pardonne pour cette fois, parce que votre putain d'album, y a pas à dire, il fait drastiquement grimper la température dans les 18m<sup>2</sup> de n'importe quel studio standardisé, et, conséquemment, il a tendance à échauffer les 6 litres de globules rouges, blancs et arc-en-ciel de n'importe quel punk-rockeur normalement constitué, au point que, arrivé à ébullition, le dit punk-rockeur ne tient plus en place et se met à sautiller partout, de contentement certes, mais aussi de pogotite aigue, maladie hautement contagieuse qui s'attrape par voie auditive et contre laquelle la médecine, impuissante, n'a encore trouvé aucun remède adapté (certains prétendent que l'interruption brutale de l'alimentation en courant alternatif de n'importe quel appareil de lecture sonore peut faire office de médication en la matière, admettons...). Bref, en 13 titres (sont même pas superstitieux, pfff), les Rebel Assholes nous refont le coup du "on est là pour sauver le monde et tant pis pour ceux que ça gêne". Manquerait plus qu'ils y parviennent, contre qui on râlerait après ? Hein ?

**FROLICS : Two for the show (CD autoproduit - <http://frolics.free.fr>)  
TOXIC KISS : Snakes in the city (CD autoproduit - [myspace.com/toxickissband](http://myspace.com/toxickissband))**

2 exemples, français et provinciaux (comme quoi il n'y a pas qu'aux States ou à Paris qu'il se passe quelque chose en ce bas monde), de l'activisme d'une scène punk/rock'n'roll (à prendre dans son acception la plus large possible) qui n'en finit pas de s'auto-régénérer malgré les avis de décès réguliers qui font état de sa disparition inéluctable face au "nouveau rock" branchouille et aussi avenant qu'une tête de veau américaine sur l'étal de votre boucher-charcutier préféré.

Les Frolics sont de Limoges, et devaient être des tronches en maths à l'école si j'en juge par leur propension à jouer avec les chiffres. Leur premier album s'appelait "One dollar", leur petit dernier "Two for the show". Bon choix, vu que la liste est, paraît-il, infinie, ça vous laisse de quoi voir venir pour vos prochains titres. J'espère juste que quand vous arriverez à votre premier million vous ferez une chouille d'anthologie. Côté musique, parce que c'est quand même ça l'essentiel, les Frolics (au passage, en plus des chiffres, ils font aussi une fixation sur les clébardes, puisque, outre leur nom, référence à une ligne de plats cuisinés pour nos amis à 4 pattes, Pit, le bull-terrier à son pépère, fait aussi la couverture de leurs 2 albums, c'est beau la fidélité, comme disait cette truffe de Lassie), les Frolics, donc, font un punk tendance noisy qui vous assène ses riffs à forte valeur électrique ajoutée (ils auraient piraté la centrale nucléaire voisine que ça ne m'étonnerait qu'à moitié). C'est dense, intense, velu, et couillu comme un taureau priapique. Ça fait trembler les murs et secouer le plateau continental, ça râcle le bitume comme un caterpillar en rut et ça vous torgnolerait une armée de terminators aussi aisément que vous écrasez un moustique taquin les soirs d'été. Bref c'est pas de la musique de fillette, mais plutôt de l'onde de choc pour l'entraînement à balles réelles du GIGN.

L'approche de Toxic Kiss est, elle, un poil plus rock'n'roll, avec des guitares incisives et conquérantes, et des compos qui font la part belle à une acidité de fort bon aloi. "Snakes in the city" est le troisième album du groupe nancéen qui a dû pas mal écouter ce qui se faisait en Angleterre vers la fin des 60's (on sent une nette influence Kinks dans un titre comme "She comes to loose" par exemple), ou aux USA à peu près à la même époque, notamment une scène psyché-garage à la fois ramassée et aventureuse ("No melodrama", "People come and go"). Ce patchwork d'influences donne un album plutôt coloré et irisé, aux relents intemporels qui lui éviteront probablement de sonner trop daté dans quelques années, en espérant que les petits cochons ne mangent pas le groupe d'ici là, ce qui reviendrait à leur refiler de la confiture, fort dommageable j'en conviens.

**DIRTY FONZY - BAD CHICKENS (Split CD, Dirty Witch)**

Les Dirty Fonzy et les Bad Chickens, depuis qu'ils fricotent ensemble au hasard de dates de concert communes, nous pondent un disque conçu entre 2 barbecues. Bon, c'est vrai qu'il y a des atomes crochus et des ergots du même tonneau entre tout ce petit monde. Entre la proximité géographique (ouais, vu d'ici, tout ce qui est au sud de la Loire c'est forcément copain comme cochon) et la concomitance musicale (punk et punk et colegram, pour simplifier), on ne s'étonne guère, finalement, d'apprendre que les 2 gangs ne rechignent pas à partager le même studio (avec concours de picole à la clé j'imagine ?). Et même à partager les mêmes copinages, en l'occurrence celui des Screeching Weasel puisque chacun y va de sa petite reprise des belettes punk-pop, "Hey suburbia" pour les Dirty Fonzy, "Slogans" pour les Bad Chickens.

Conceptuel quoi ! Mais la prime du léchage de bottes revient quand même aux sales Fonzy puisque les bougres n'hésitent même plus à avouer leur amour aveugle pour leurs petits camarades de jeu avec un "Bad Chickens" explicite. Constatons juste que les salopes de poulardes ne leur rendent cependant pas la pareille. Y aurait-il déjà de l'eau dans l'oeuf ? La récolte est néanmoins lucrative, qualitativement parlant, avec 8 titres poêlés en à peine plus d'un quart d'heure, calibrés au poil de cul, et savoureux comme une omelette baveuse. Y a pas à dire, le punk, quand c'est bien fait, ça mériterait le Michelin. Et puisque la musique c'est comme le porno, c'est mieux avec les images, glissez la rondelle dans la fente pour vous tripoter la pupille avec 2 clips vidéo-graphiques. Ca soulage !

**Les MARIE SALOPE (CD demo - [www.myspace.com/lesmariesalope](http://www.myspace.com/lesmariesalope))**

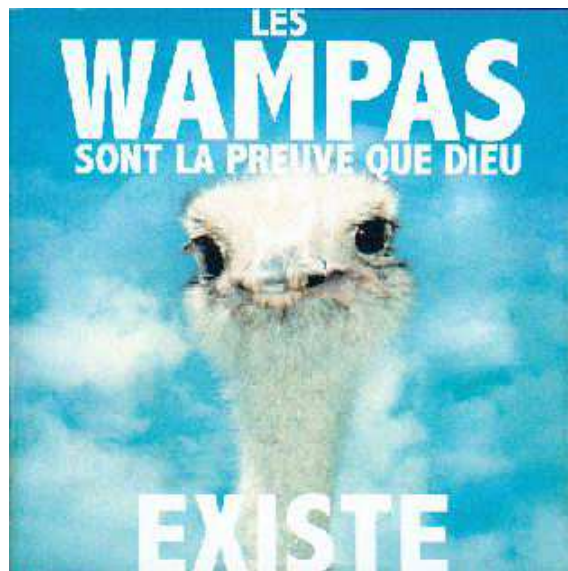
**TAXI BROUSSE : One more night hangin' out on Red Harbour (CD demo - [enzo.calzone@hotmail.fr](mailto:enzo.calzone@hotmail.fr))**

Les Marie Salope vont se faire quelques amies avec un nom pareil, surtout que, en sus, les gonzes ont des préoccupations qui se situent très nettement sous la ligne de flottaison. Ceci étant, ça a l'air de pas trop mal fonctionner non plus avec les filles puisque certaines de leurs copines n'hésitent pas à leur laisser leur petite culotte en souvenir, du coup ils en font profiter tout le monde, aussi bien leurs potes ("Ta culotte (à mes potes)", chef d'oeuvre de poésie libidineuse) que les quelques inconnus qui achèteront leur démo, vu que la dite culotte se retrouve dûment photographiée sur la pochette d'un disque qui, à défaut de bon goût, fait preuve d'une belle vitalité sanguine et d'une sacrée dose d'obsession callypige et sexuellement transmissible. En gros y a du cul, de la chatte, du binaire, du basique, du punk, de la bite, de la bière, de la baise et des relents de nuits blanches infusées dans le stupre, la cyprine et le foutre abondamment distillé. Parce que, quitte à se faire sa petite orgie quotidienne, autant être au moins 2 (plus c'est mieux mais on n'a pas toujours ce qu'il faut sous la main) et partager le même intérêt pour la testostérone, les phéromones et les hormones. A partir de là, y a de quoi s'occuper les paluches, astiquer quelques manches (à 4 ou 6 cordes) et pilonner quelques centimètres carrés de peau tendue. La main au cul reste néanmoins facultative, s'agirait pas de devenir trop romantique non plus.

Chez Taxi Brousse, en revanche, on a d'autres visées. Sur un fond de ska-punk-core estampillé et cuivré, Taxi Brousse voit la vie en sépia industriel, en raid aérien destructeur (façon Pearl Harbour), en conglomérat portuaire brumeux et crépusculaire, en affichage sauvage abandonné à l'avidité du temps qui passe, en déficit social structurel, en lumpen-prolétariat tiers-mondiste et sauvage, en lutte pour la survie d'une espèce décadente et déjà sacrifiée. Et c'est pas parce que le groupe fait une musique sous EPO (genre si je cours assez vite rien ne pourra me rattrapper) que tout va pour le mieux dans le pire des mondes qu'on pouvait nous fourguer tout en tentant de nous faire croire que, même si la solution miracle n'existe pas, cette solution-là est la seule possible, la seule capable de nous sortir d'une merde mouvante, avide et aussi carnivore qu'une colonne de fourmis magnans en maraude. C'est vrai, le monde dans lequel on vit est glauque, squameux et désincarné, raison de plus pour s'en détacher autant que faire se peut en s'explosant les tympans sur des rythmes hyper-actifs, épileptiques et à peine contrôlés. Ne vous arrêtez pas au nom du groupe (j'ai eu peur qu'il ne s'agisse d'un groupe de reggae tiédasse quand j'ai reçu le disque), mais grattez bien en profondeur, jusqu'à l'os, pour trouver de quoi alimenter les fichiers ADN des RG (ou je ne sais plus comment s'appelle la police politique de notre beau pays depuis la réforme Sarkozy-Alliot-Marie-Dati) pour les chercheurs des quelques prochains millions d'années. Qu'au moins nous ne soyons pas les Neanderthal de la prochaine espèce d'Homo.

### Les WAMPAS : Les Wampas sont la preuve que Dieu existe (CD, Barclay/Universal)

Dans sa grande entreprise de destabilisation du monde libre Didier Wampas en rajoute une couche. A peine les Wampas viennent-ils de signer chez Universal (via le label Barclay) que Didier se fend d'un titre, "U.N.I.V.E.R.S.AL" qui ouvre l'album, dans lequel il s'en prend à tous les côtés racoleurs et démagos véhiculés par la major (de la nécessité du single vendeur aux émissions de variété pour QI de 65 en passant par la recherche du profit maximum en lieu et place de toute considération artistique, bref tout ce pourquoi je hais les majors). Y a des cravates qui ont dû se serrer toutes seules, en même temps que quelques paires de fesses, pourtant sûrement largement praticables par ailleurs. Bon, n'empêche, en dépit de ce titre explosif (le tout, ensuite, étant de savoir s'il s'agit de second degré ou non, avec Didier on n'est jamais sûr de rien), Universal vient donc de sortir le nouvel album des Wampas. Le design est à chier, comme d'habitude, les textes sont à la fois nostalgiques, autobiographiques, iconoclastes, provocateurs, comme d'habitude, la musique est ce subtil mélange de rock'n'roll haute tension, de pop dynamitée et de punk dérisoire, comme d'habitude, les Wampas sont les Wampas, comme d'habitude... Un nouvel album des Wampas c'est comme les bonbons Haribo, on les achète en sachant parfaitement ce qui nous attend, on les mange en se disant qu'on ne devrait pas, et on succombe toujours à l'addiction qui découle inévitablement de ce goût chimique qui vous restera au fond de la gorge toute la journée. Un nouvel album des Wampas, vous l'écoutez la première fois en vous disant que vous l'avez déjà entendu mille fois, et vous en fredonnez derechef un ou deux refrains aussitôt la lecture finie en vous maudissant d'avoir encore succombé à ce satané groupe qui accompagne votre quotidien depuis presque un quart de siècle. Chiotte ! Pour qu'ils puissent perdurer avec autant d'acharnement, c'est sûrement que les Wampas sont la preuve que Dieu existe, ça peut pas être autrement... sauf que ça va à l'encontre de mon athéisme convaincu. Va encore falloir vivre avec cette contradiction quelques années supplémentaires. Faites chier les mecs, faudrait voir à arrêter vos conneries un de ces jours, que je puisse passer à autre chose...



### The SEX PRESLEYS : God save the king (CD, Raucous Records)

Je ne sais pas vous, mais moi je suis positivement fan de ces concepts parfaitement improbables et hautement dispensables. Et dans le genre, les Sex Presleys se posent un peu là... Il n'y avait qu'un groupe de San Francisco pour nous envoyer un tel OVNI dans la gueule. Allez, on pose le principe, et on discute après. Le postulat de départ des Sex Presleys c'est de prendre quelques chansons d'Elvis, de n'en garder que les textes et de les coller sur des musiques des Sex Pistols. Je vous laisse imaginer le cocktail détonant que ça peut donner, sachant que, au départ, les Sex Presleys sont quand même un groupe nettement plus punk que rock'n'roll. C'est décapant, corrosif et méchamment allusif... Le groupe est emmené par un chanteur qui a pris le pseudo de Priscilla (les fans d'Elvis comprendront pourquoi) et qui, évidemment, ressemble plus à une drag-queen qu'à une gravure de mode pour presse people en mal de sensations fortes. Les Sex Presleys relifent donc "Teddy bear" sur fond de "Anarchy in the UK", "Can't help falling in love" sur "Pretty vacant", "Heartbreak hotel" sur "God save the queen", "Hound dog" sur "Bodies" et "Always on my mind" qui paraît posé sur "Submission" (encore que là je ne sois pas trop catégorique). La seule infidélité concerne "Burnin' love" qui, lui, est traité sur la musique du "Bad moon rising" de Creedence Clearwater Revival. Vous conviendrez que, présentée comme ça, la chose vaille son pesant de beurre de cacahuète, he bien rassurez-vous, elle le vaut, au-delà même de tout ce que vous pourriez imaginer. Yes ! J'adore ce genre de délire complètement absurde et irrévérencieux. Le mauvais goût, à ce stade, devient de l'art majeur. Je me pose juste une question, qui d'Elvis ou de Sid Vicious s'est, le premier, retourné dans sa tombe ?

### TULAVIOK : Deche à la chtouille (CD, Dirty Punk Records - www.dirtypunk.fr)

En 1987 à Montpellier, en plein mouvement alternatif et dans le fief d'OTH ou des Sheriff, une bande de joyeux soudards sort un album de chansons paillardes, sujet aussi peu punk que possible... Sauf que Tulaviok, punks, ils le sont... Même un peu drag-queens prolétaires sur les bords à une époque où cette attitude, elle non plus, n'est pas spécialement si bien vue (ou vécue) qu'on pourrait le croire aujourd'hui. Mais si Tulaviok, en 1987, se font les chantres de ce style aussi gaillardement franchouillard, le groupe n'en a pas moins grandi en écoutant les Sex Pistols ou, chez nous, Bulldozer, voire Au Bonheur Des Dames (et son ersatz, Odeurs), et, du coup, nos joyeux lutins ne trouvent rien de mieux que d'assaisonner ces chansons de cul (faut bien appeler un chat un con) de riffs tranchants et incisifs, et de rythmiques grinçantes. Bref, si le sujet pouvait prêter à confusion, la musique, elle, ne souffrait d'aucun artifice. En plus, ce premier album de Tulaviok (il n'y en aura que 2 au total) bénéficiait d'une pochette qui fit beaucoup jaser dans la presse spécialisée de l'époque. En effet, celle-ci, quand on l'ouvrait, voyait se déplier une énorme bite de 30cm de long, turgescence et couperosée (y a dû y avoir quelques syncopes chez les disquaires qui ont osé mettre la chose en bacs). 22 ans plus tard le label nordiste Dirty Punk se pique donc de rééditer cet album, devenu mythique avec le temps. Sauf que reproduire une telle pochette à l'identique serait pure folie financière aujourd'hui, aussi la version vinyl de cette réédition se contente-t-elle de proposer une superbe galette de plastique rose (évidemment). Parallèlement Dirty Punk fait aussi paraître la chose en CD, et ce pour la première fois en ce qui concerne cet album (à ma connaissance les 2 albums originaux n'étaient parus qu'en vinyl, seule une compilation, intitulée "L'âge d'or", et sortie en 1991, après que le groupe ait cessé ses activités, vit le jour en CD avec une sélection de titres des 2 albums). On a là les 13 titres de l'album original, dont quelques traditionnels bien sentis ("Les filles de Camaret", "Père du Panloup"), quelques tranches de vie (vit ?) propres à faire pleurer dans les chaumières ("Cathy", "Caroline la prostipute", "Nina ma poupée" avec son intro pompée chez Polnareff), quelques notes autobiographiques narcissiques ("Gros dégueulasse", "Sac à gnôle", "Faits comme des rats"). Peut-être pas l'archétype de l'album punk engagé et militant, mais ça fait toujours son petit effet lors d'une soirée bien arrosée... Même si l'ensemble fait quand même très street-punk ou oi ! vaut toujours mieux aller au bordel qu'au match de foot du samedi soir, c'est plus hygiénique.

### 442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)  
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc



**The YOUNG GODS : Knock on wood (CD, At(h)ome - [www.label-athome.com](http://www.label-athome.com))**

Les Young Gods étant de ces groupes qui ne font jamais rien comme tout le monde, il eut été surprenant que, au moment de franchir le pas et de délaïser leurs machines et leurs synthétiseurs pour partir sur les routes avec leurs seules guitares acoustiques pour support, il eut été surprenant disais-je qu'ils nous envoient un album lambda. "Knock on wood" est donc un album acoustique, ce qui, en soit, est déjà une sacrée révolution pour un groupe qui aura fait de l'électronique, du bidouillage sonore et des rythmes digitaux sa marque de fabrique depuis ce qui commence à être un beau bail. Mais, si acoustique il est, cet album ne renonce pas pour autant aux aventures sonores propres au groupe suisse le plus avant-gardiste de ce côté-ci de l'arty noise. En ce sens l'adjonction d'un sitar sur quelques-uns des titres de cet album n'est-il donc pas si surprenant que ça. Personnellement c'est loin d'être mon instrument préféré, qui véhicule derrière ses sonorités envapées des relents hippysants ne cadrant guère avec ma conception toute rock'n'rollienne de la musique. Mais, outre que, finalement, le sitar n'apparaisse pas si souvent sur l'album, les Young Gods réussissent à lui faire prendre des virages dont on n'aurait pas parié qu'ils pussent être négociés par un instrument à l'âme aussi torturée. Comme quoi... Pour le reste, ce sont surtout les guitares qui s'offrent une virée en échappement libre, appuyées par un drum-kit qu'on imagine aisément nettement minimaliste, et soutenant la voix toujours aussi charismatique et envoûtante de Franz Treichler. Les Young Gods s'offrent une relecture de certains de leurs anciens titres ("Gasoline man", boogie bluesy à souhait, ou "Charlotte", ritournelle érotique qui, avec son accordéon et ses espagnolades guitaristiques, nous projette des images d'un Paris des faubourgs libertin et dévergondé), nous proposent quelques nouvelles chansons ("I'm the drug" ou "Everythere"), et se lancent même dans l'exercice de la reprise ("Ghost rider", le titre hautement corrosif et hypnotique de Suicide révélant ici toute sa tension mélodramatique grâce à ce traitement épuré, ou "Freedom", rengaine baba-cool de ce chantre woodstockien que fut Richie Havens, mais qui, là aussi, se pare d'une nouvelle intensité). Au hasard des morceaux on pourra entendre aussi un harmonica par ci, ou des bongos par là, histoire d'affirmer encore le parti-pris des Young Gods de ne pas faire un album acoustique de plus. Bel effort !

---

**The CHUCKIES : The Chuckies (CD autoproduit)**

Le projet acoustique ça titille toujours son rocker, fût-il le plus électrique ou le plus débridé de la création. Prenez the Chuck Norris Experiment, des suédois qui seraient capables de faire passer Motorhead et les Ramones pour de pâles copies de Pat Boone tant leur high energy power rock'n'roll déclenche de ravages telluriques dès qu'ils branchent leurs guitares sur le moindre truc affichant son 220 fillette. Et pourtant, z'ont beau être aussi romantiques qu'une bande de lycanthropes en rut, aussi poétiques qu'un rassemblement de bikers en colère, aussi prévenants qu'une congrégation de cannibales à la diète, ils n'en ont pas moins décroché leurs guitares sèches pour nous offrir une poignée de chansons où la rigueur de l'acoustique le dispute à la finesse de leur écriture. En fait on ne retrouve ici que 2 membres de CNE, Chuck Ransom, le chanteur, et Chuck Daniels, l'un des 2 guitaristes (qui officie aussi en parallèle dans un groupe de métal-core, histoire que vous vous rendiez bien compte des efforts consentis par le duo), renforcés par un troisième larron, Chuck Tonic, qui tape sur un peu tout ce qui ne bouge pas, piano, orgue, percus (soyons juste, si le Tonic en question ne fait pas partie officiellement de CNE, c'est déjà lui qui jouait les parties de piano sur "The return of rock'n'roll", dernier album en date de CNE, et qui était l'ingénieur du son du groupe les années précédentes, un cousin germain donc). Au menu de ce premier album des Chuckies... du Chuck Norris Experiment essentiellement puisqu'on trouve pas moins de 6 titres (sur 9 au total) de ces derniers, passés ici à la moulinette du feu de camp. Du coup, on redécouvre les mélodies cavernueuses de ces titres grâce à un dépouillement structurel salvateur. Comme, en prime, Chuck Ransom et Chuck Daniels en ont profité pour retravailler également les parties vocales, ça nous donne un petit jeu de chant-contrechant entre les 2 qui n'est pas désagréable du tout. Les 3 inédits ne sont pas en reste (seront-ce de futurs standards de CNE ?), exprimant une fougue toute rock'n'roll malgré (ou à cause de ?) les arrangements épurés et minimalistes. A noter que Chuck Daniels joue quand même presque exclusivement en accords ouverts, histoire de garder une intensité et une énergie intactes à des titres qui ne sont quand même pas du folk traditionnaliste. Apparemment, le trio s'est pris au jeu puisque, à peine ce disque sorti, il annonce déjà son retour en studio au printemps pour une suite. Il est vrai que ce genre de formation ça doit faciliter les choses en la matière.

**Johan ASHERTON : Cosmic dancer : A tribute to Marc Bolan (CD, The Hot Line - <http://www.myspace.com/thehotlinerecords>)**

Pour qui connaît un tant soit peu Johan Asherton il n'y a aucune surprise à le voir sortir un album de reprises de Marc Bolan. La surprise, en fait, est de constater qu'il lui aura fallu 25 ans pour finir par le faire paraître cet album hommage. Parce que Johan, en France, peut probablement être considéré comme le fan n°1 du farfadet londonien. N'a-t-il pas, d'ailleurs, publié, en 1995, la seule biographie en langue française de Marc Bolan ? Tout au long de sa carrière solo, Asherton ne s'est pas privé, à l'occasion, d'enregistrer des titres de son héros. Sauf que, jusqu'à présent, toutes ces reprises étaient éparpillées de ci de là, et souvent sur des disques "parallèles", comme ces compilations japonaises d'outtakes, d'inédits et de versions alternatives. Et puis Asherton, de temps en temps, se prenait au jeu de la reprise en concert, des enregistrements qui ne sont jamais sortis "officiellement", sinon sur des disques à tirage ultra limité que Johan finit par mettre sur le "marché" il y a quelques années. Avec cet album, c'est en fait la réunion, sur un seul disque, de toutes ces reprises disséminées. La première d'entre elles, "Hot love", date de 1981 et figurait sur le tout premier 45t d'Asherton, preuve que son intérêt ne date pas d'hier. Les plus récentes, au nombre de 4, ont été mises en boîte fin 2006, pour les besoins spécifiques de cette compilation. Entre temps on a droit à des enregistrements de 1987, de 1994, de 1997 (avec un "Cosmic dancer" enregistré ici-même, à Sens, à l'occasion d'un concert où Johan ouvrait pour son vieil ami Nikki Sudden) et de 2002. Notons la persévérance de Johan dans sa volonté de payer une dette posthume (Bolan est mort en 77) à celui qui lui avait donné l'envie d'empoigner une guitare alors qu'il n'était encore qu'adolescent. La moitié de ces reprises est électrique, dont, évidemment, quelques hits intemporels ("20th century boy", "Hot love"), et les enregistrements de 2006, les autres sont acoustiques, la formule de prédilection de Johan depuis qu'il a décidé d'oeuvrer en solo. Bolan lui-même est passé d'une poésie acoustique à un glam-rock électrique au cours des 2 phases de sa carrière. Comme tout ce que touche Johan Asherton, ces reprises sont empreintes d'un feeling, d'une intensité et d'un respect qui dénote le profond attachement du bonhomme pour l'oeuvre de Marc Bolan. Une étape essentielle dans la discographie d'Asherton, à n'en pas douter.

---

**Kevin K : Deutschland (CD, Kicking Records)**

L'avantage de recevoir des disques promo, c'est que ces derniers sont souvent accompagnés d'un petit topo du label, ou du groupe, ou des 2, c'est selon. Et quand j'ai le temps de lire ce petit press-kit avant d'écouter le disque, ça permet souvent de porter mon attention sur tel ou tel point précis, spécialement souligné sur le feuillet. Pour ce nouvel album de Kevin K, c'est à tout le disque qu'il faut prêter attention, parce que le truc est assez différent que ce que le bonhomme fait habituellement. Pour son 18ème album studio (j'en reviens pas, déjà autant ?), Kevin K nous a pondu une sorte de concept-album consacré à l'Allemagne en général, et à Berlin en particulier. Un pays et une ville qui l'ont profondément marqué tout au long de ses tournées et de ses séjours outre-Rhin. Comme il l'annonce lui-même Kevin K a voulu retrouver ici les sonorités propres aux disques d'Iggy Pop et de David Bowie de la toute fin des 70's et du début des 80's, quand ces 2 là mettaient en boîte des "Lust for life", "The idiot" et autres "Heroes". Et du coup, c'est vrai que ce nouveau Kevin K est moins basiquement rock'n'roll, mais les arrangements et les compositions sont nettement plus travaillés, comme si les machines utilisées par Bowie à l'époque étaient restées l'apanage de cet espace-temps bien particulier. C'est sûr qu'il y a quelque chose de profondément européen dans ces rythmiques lancinantes, dans ces accords tendus, brutaux et saturés d'électricité, ou dans ces vocaux pregnants, ténébreux et chargés d'une continentalité ostentatoire. Il y a même parfois des synthétiseurs qui nous ramènent aux heures sombres de la new wave balbutiante, avant que celle-ci ne vire pop dansante. Le plus étonnant avec cet album, c'est qu'il n'a même pas été enregistré à Berlin, mais dans le sud de la France, soit bien loin des ambiances lourdes et cafardeuses de la capitale allemande. Quand Bowie et Iggy se croyaient berlinois le mur n'était pas encore tombé, et c'est bien cette atmosphère de guerre froide crépusculaire que Kevin K a cherché à retrouver. En même temps je comprends parfaitement l'attrait que peut exercer Berlin sur Kevin K, étant moi-même tombé amoureux de cette ville, et ce depuis fort longtemps (ma première visite là-bas remonte, pour moi aussi, au temps de la partition). Alors oui, tout new-yorkais que soit Kevin K, tout ensoleillé que fut le studio, et tout méridional que puisse être son groupe français, il a parfaitement réussi son hommage à l'une des villes les plus envoûtantes du monde.

## ESCAPE : Gears of modern society (CD, Trauma Social/Kanal Hysterik/José Records)

D'aucuns prétendent qu'avec l'âge vient la sagesse et une certaine volonté de poser ses valises. Foutaises ! Balivernes ! Conneries ! Notamment dans le cas d'Escape. Manifestement sont pas abonnés au "Petit proverbe illustré", ou alors ils ne le lisent que pour mieux faire le contraire de ce qu'ils devraient s'ils étaient bien élevés, polis, et de braves petits soldats citoyens contribuables. Mais voilà, les 4 lascars d'Escape ne sont que de sales punks qui ne respectent rien, et surtout pas les valeurs traditionnelles qui font qu'une société est ce qu'elle est, une somme d'hypocrisies sociétales et de faux-semblant comportementaux. Bref, Escape se branlent comme de leur premier biberon des convenances et du savoir-vivre. Au contraire, ils radicalisent encore un peu plus leur musique et leur propos avec ce second album. On les avait laissés il y a quelques années avec un disque bien punk, bien teigneux, bien méchant... On les retrouve aujourd'hui avec un disque où ils sont toujours cela... mais puissance 10. Comme si leur rage se nourrissait de leur expérience. En gros, si le punk sert toujours de base à leurs exactions sonores, Escape ont aussi renforcé l'édifice avec un bon gros hardcore bien solide, trempé dans le soufre, et poli à l'uranium enrichi. Un conseil, faites vérifier l'état des fondations de votre "home sweet home" avant écoute du truc, pourrait y avoir des dommages collatéraux si vous avez laissé échapper la moindre micro-fissure dans un mur porteur. Surtout que, les connaissant, les margoulinis déclineront toute responsabilité, prétextant avoir mieux à faire que de s'occuper de BTP. Eux, ce serait plutôt la démolition leur domaine, si vous voyez ce que je veux dire.

---

## FANZINES/LIVRE

Il est tout chaud (l'encre colle encore aux doigts), c'est le n° 8 de **TOPOGRAPHIE DES ERREURS**. Format A3 plié en 2 pour 4 pages A4 donc, avec une première annonçant quelques news et sorties récentes, une deuxième consacrée au métal (spécialité qui fait la renommée de la newsletter), une troisième qui parle de quelques soirées passées et de lecture à déconseiller, et une quatrième (et donc dernière si vous avez bien compté) remplie de jolis dessins. Vous pourrez le recevoir contre 1 timbre (gaffe, ceux-ci viennent d'augmenter) à l'adresse suivante : C. Venot - 35 chemin du Grand Pin Vert - 13400 Aubagne \*\*\* On s'étonne toujours de recevoir un nouveau numéro de **QUE VIVE LE ROCK LIBRE** vu que Zéric nous déclare régulièrement qu'il n'a pas le temps de s'y consacrer. Le Zéric ne serait-il qu'un fiéffé menteur, ou bien ne nous dirait-il tout cela que pour se faire plaindre et se faire payer une bière ? Bref, n'empêche, le n° 32 de la petite feuille de news (6 pages A4) trône bien en évidence sur mon bureau, devant mon clavier, me faisant les yeux doux et me suppliant de parler d'elle. Et vous me connaissez, je suis un grand sentimental, je ne peux pas résister. Que des brèves et des news au sommaire, sorties de disques et fanzines, actualité des groupes (dont pas mal de splits, hélas !), activité des labels, dans les genres punk, hardcore, métal et psycho essentiellement. Synthétique. Pareil, 1 timbre ici : Zéric Hartweg - 3 rue de la Plâtrerie - 91150 Etampes \*\*\* Vous vous souvenez peut-être, voilà 2-3 ans de cela, de la sortie d'un double CD et d'un livre de nouvelles en hommage à Dominique Laboubée des Dogs. Jean-Noël Levavasseur (Rock Hardi, Abus Dangereux) avait été à l'origine de ce projet. Eh bien il le remet ça. A l'occasion du trentième anniversaire de la sortie du "**London calling**" du Clash il a de nouveau fait appel à quelques écrivains de ses amis pour que chacun y aille de sa petite nouvelle sur l'album, le groupe, ou le Londres de 79. Chaque nouvelle portera le titre d'une des 19 chansons de l'album, et sera publiée dans l'ordre des dites chansons. Parmi les participants annoncés : Pierre Mikailoff, Marc Villard, José-Louis Bocquet, Jean-Noël Levavasseur, Thierry Gatinet, Jean-Bernard Pouy, Jean-Luc Manet, etc... Le livre devrait paraître à la rentrée chez Buchet Chastel. Malheureusement, cette fois-ci, il n'y aura pas de disque tribute pour accompagner le livre, la chose semblant assez compliquée à mettre en place. \*\*\* Pour fêter ses 10 ans **ROTTEN EGGS SMELL TERRIBLE** ! a mis les petits plats dans l'omelette avec un numéro double. D'un côté le n° 19 avec des news, un tour report Lutèce Borgia (RIP), des interviews (Vandales, Panik, Tai Luc, La Société Elle A Mauvaise Haleine, Phase Terminale), et des chroniques de disques. De l'autre, tête-bêche, le n° 20 avec des interviews de fanzineux divers et variés. Tout le monde a droit aux 20 mêmes questions, à chacun d'y répondre comme il le sent. C'est drôle, parce que pour certaines les réponses sont assez proches, dénotant par là une certaine communauté d'esprit chez tout ce petit monde, ce qui, en soit, est plutôt rassurant. En même temps, on se doute que REST (pour les intimes) n'a pas choisi tous ces fanzines au hasard et qu'il y a donc une certaine constance éditoriale dans tout ça. Instructif en tout cas. Ca coûte 3,80 euros port compris chez : Thierry Alcouffe - Mundodrama - BP 17 - 12450 Luc La Primaude \*\*\*

## TEENAGE RENEGADE : Is there life after high school ? (CD, Kicking Records/Vampire Records/Chanmax Records/Oni Red Chords)

Et allez hop ! Encore un nouveau groupe pour Nasty Samy, l'homme qui change de casquette plus vite qu'un dissident socialiste. Et jusqu'à présent le gonze a fait un sans faute question goût, pas la plus petite once de ska festif, pas la moindre larmichette de pop varié, pas un soupçon de chanson française nunuche, du rock, que du rock, et du punk, le tout servi avec sa sélection de guitares incisives et de mélodies juteuses. Faut vous dire tout d'abord que le Nasty Samy s'est marié récemment. Non, non, rassurez-vous, je vous ferai grâce des détails de la nuit de noces, ou des rumeurs faisant déjà état de dissensions dans le couple, quand ce n'est pas un projet d'adoption d'un petit kirghize ou d'une petite mélanésienne, laissons cela à la presse spécialisée bien intentionnée et bien pensante. Vous me connaissez, je ne fais que dans le ragot pas frais et dans l'anonyme frelaté. On a sa déontologie... Donc, accrochez-vous bien, monsieur et madame Samy, le soir, au lieu de jouer au scrabble comme tout couple nouvellement marié, préfèrent écrire de petites ritournelles pop-punk acidulées et boutonneuses, les répéter dans leur cave, et, accessoirement, les enregistrer. Avouez qu'il y a des pervers en ce bas monde. Le résultat de leurs turpitudes extra-conjugales sont donc largement étalées sur ce disque, donc accessibles au commun des mortels qui peut ainsi se rendre compte de la dégénérescence morale qui guette notre société décadente. Parce que, en plus, le couple s'attache plus particulièrement à tout un pan de la culture teenager américaine (que madame connaît bien puisqu'elle est elle-même une fille de tonton Sam), celle des collèges (équivalent local de nos lycées ou de nos universités), dans les cours et sur les campus desquels il s'en passe de belles. Rematez tous les teenage movies réalisés ces 50 dernières années pour vous faire une idée des affres acnéiques et hormonales de toutes ces générations pourtant promises à un avenir luxuriant et à un pavillon de banlieue hypothéqué... Enfin, cet avenir là, c'est avant l'apparition du tueur en série/monstre mutant/extraterrestre/meilleure copine jalouse comme un tigresse (choisissez ce qui vous convient le mieux) qui débarque soudainement au milieu du bazar pour pourrir la vie de toute une fratrie d'étudiants qui n'en demandaient pas tant. Avec séquelles psychologiques irrévocables à la clé. A croire que Hollywood est sponsorisé par l'amicale des psychiatres spécialistes de la post-adolescence comportementale. Sous des dehors avenants, insouciant et un brin nostalgiques, couve un déferlement d'émotions fantasmatiques, de pulsions inassouvies, de mystères insondables. Bref, c'est Roger Corman ou Wes Craven en mode power-pop-punk avec supplément de tentacules. Si vous avez toujours rêvé de vous faire la pom-pom girl en chef, mais avec le musique qui va bien, vous avez déjà la bande-son... reste plus qu'à trouver votre objet d'étude... Mais là, vous vous débrouillerez seuls.

---

## CRUCIFIED BARBARA : Til death do us party (CD, GMR Music/Bad Reputation)

C'est pas que je sois un grand fan de hard-rock, mais quand il est joué par quelques gisquettes plutôt bien roulées et capables de faire sortir de leurs guitares des riffs aussi guillerets qu'une colonne de panzers en route pour la gloire, j'ai quand même du mal à résister. J'avais découvert les norvégiennes de Crucified Barbara il y a quelques années à l'occasion d'un tribute à Motorhead sur lequel elles affichaient déjà de sacrés avantages... sonores les avantages, sonores... je les retrouve ici avec ce qui est déjà leur deuxième album (au passage j'ai carrément loupé le premier, shit !), et toujours ce hard-rock old-school qui, féminité oblige, nous ramène aux belles heures de Girlschool ou, plus près de nous, aux Donnas new style, ou aux allemands de Skew Siskin. Un hard-rock taillé pour les grandes salles, les stades et les arènes plus que pour les clubs enfumés, mais bon, c'est le genre qui veut ça. Quitte à s'en prendre plein les tympans, autant que le cadre soit, lui aussi, grandiose. On serait encore sous l'empire romain, ce serait forcément le Circus Maximus ou le Colisée qui accueilleraient ce genre de groupes, entre 2 combats de gladiateurs ou 2 courses de chars... Et le bon peuple en redemanderait... tout comme en redemandent les armées de graisseux headbangers qui, de Berlin à Rio, ou de Cleveland à Melbourne, ne pourront rester insensibles aux formes plantureuses de nos walkyries. Bon, soyons justes, ils ne résisteront guère non plus à cette débauche de décibels (y a de l'explosion de limiteur en perspective), ni à cette orgie de refrains fédérateurs. Y a pas grand-chose à jeter dans cet album, si ce n'est l'incontournable ballade, "Jennyfer", titre beaucoup trop racoleur pour être honnête (mais c'est hélas ! aussi l'apanage du hard-rock), chanté en duo avec le producteur de l'album, accessoirement chanteur d'Yngwie Malmsteen (personne n'est parfait). Mais, pour rattrapper le coup, y a un autre invité, sur "Dark side", en la personne de Phil Campbell (Motorhead) qui vient leur glisser le médiateur sous l'élastique du string pour un petit solo torride en diable. Est-il utile de préciser que Crucified Barbara, comme on peut s'y attendre, a bien sûr déjà tourné avec la bande à Lemmy (les afters ça a dû être quelque chose, sûrement pas le genre soirées canevras au couvent des oiseaux, mais je peux me tromper... ?)

**X : X-aspirations (CD, Aztec Music - [www.aztecmusic.net](http://www.aztecmusic.net))**

Attention à ne pas confondre ces X australiens avec le groupe californien d'Exene Cervenka et John Doe. Même si tous 2 furent catalogués punks alors qu'ils ne l'étaient pas vraiment. Les X qui nous intéressent ici sont donc nés à Sydney en décembre 1977 de la volonté du bassiste Ian Rilen d'avoir un gang bien à lui capable de jouer ses morceaux. Parce que le bonhomme traînait ses guêtres dans le milieu rock australien depuis 10 ans déjà, son principal titre de gloire ayant été d'avoir fait partie de la toute première formation de Rose Tattoo, en 1976, et d'avoir écrit leur premier succès dans la foulée, "Bad boy for love", ce qui n'empêchera pas ses comparses de refuser systématiquement ses autres compositions, d'où ce besoin de voler de ses propres ailes. Après quelques semaines d'atermoiements, Ian Rilen finit par trouver les 3 types parfaits pour constituer X, à savoir le chanteur Steve Lucas, le guitariste Ian Krahe et le batteur Steve Cafiero. Ce dernier est de la même génération que Rilen (tous 2 ont déjà la trentaine), alors que les 2 autres ont tout juste 20 ans. Et c'est peut-être ce qui va faire la différence, cette alchimie entre impétuosité et expérience. Il se dit que Rilen, qui attaque si fort ses cordes de basse, les a depuis longtemps remplacées par des cordes de piano, réputées plus solides, que Lucas finit ses concerts tellement épuisé qu'il reste plusieurs minutes allongé sur scène à la fin de ceux-ci avant de pouvoir se relever, que Krahe, au bout de quelques morceaux, a le bout des doigts à vif et pisse le sang pour le reste du show, et que Cafiero cogne si dru sur ses peaux que, même sans micro sur sa batterie, il parvient néanmoins à couvrir les guitares de ses acolytes. En fait le groupe, et surtout son public, est tellement violent qu'il se fait vite interdire de la plupart des bars de la ville, chacun de ses concerts se terminant inexorablement en émeute. C'est un beau milieu de ce maelström, en mai 78, que Ian Krahe meurt d'une overdose après un concert. Le groupe tente bien de lui trouver un remplaçant, mais personne ne fait vraiment l'affaire, du coup, un an après la mort de Krahe, c'est Steve Lucas qui décide de se mettre à la 6 cordes, ce qui l'oblige à s'assagir un peu au chant, mais ce qui ne calme guère le groupe qui continue à foutre le feu partout où il passe. Un groupe qui n'a toujours pas enregistré de disque, tout au plus quelques démos jamais sorties. Aussi, fin 79, X entre aux célèbres Trafalgar Studios de Sydney pour y mettre en boîte ce qui devait être leur premier single. 5 heures plus tard c'est avec un album entier sous le bras qu'ils repartent. Un album fini je précise, c'est à dire entièrement mixé, histoire de vous donner une idée de l'urgence véhiculée par le groupe. Un single paraît dans la foulée, dès décembre, aussitôt suivi par l'album, en janvier 80, le tout sur leur propre structure, X Records, puisque, là aussi, comme pour les concerts, personne n'a voulu prendre le risque de signer ces triblions. C'est cet album que réédite aujourd'hui le label australien Aztec Music (les 2 titres du single étaient déjà extraits de l'album). Un disque où l'on se rend compte que X n'a rien d'un groupe punk "traditionnel", mais qu'il faut plutôt chercher son style dans un truc un peu plus post-punk, tendance arty, avec de fortes réminiscences rock'n'rolliennes. Même si, dans l'ensemble, les titres sont courts, instinctifs et lysergiques, ils n'en sont pas moins savamment travaillés (le groupe existait depuis déjà 2 ans au moment de l'enregistrement, et ça s'entend), chaque instrument s'insérant parfaitement dans les parties des 2 autres afin de renforcer la cohésion de l'ensemble. Loin des ritournelles faciles couplet-refrain sur 2 accords, les morceaux offrent leur lot de mélodies attrayantes, de riffs intenses, de constructions multi-cartes. En 14 titres X jette les bases d'une musique que les fans de la première heure redécouvrent avec délectation, loin des débordements anarchiques des concerts. Et l'on revient à une comparaison avec X, l'autre, le californien, dans cette même approche "intellectualisée" d'un post-punk à des années-lumière de toute futilité et de toute insouciance. Mais il s'agissait là du chant du cygne du groupe. Mi 80 X se délite lentement, ne réapparaissant que sporadiquement jusqu'à la moitié de 1983, avec 1 ou 2 membres seulement, pas toujours les mêmes, accompagnés par d'occasionnels musiciens, voire par les guitaristes qui avaient assuré l'intérim après la mort de Ian Krahe. Il faudra attendre 3 ans pour que le trio Rilen-Cafiero-Lucas reprenne enfin du service avec le bel ensemble qu'on lui connaissait. Cette seconde incarnation perdurera jusque fin 84, novembre plus précisément qui verra une série d'événements bouleverser à nouveau le groupe. X sort son deuxième single, avec une reprise du "Mother" de John Lennon en face A, et un original en face B, toujours sur X Records. Single qu'on trouve en bonus sur cette réédition, ainsi qu'une autre version de ce même "Mother", la différence entre les 2 tenant essentiellement au traitement du chant, clean et propre sur la version restée inédite jusqu'à aujourd'hui, enrobée de réverb et d'écho (comme l'affectionnait Lennon lui-même) sur la version single. Au moment où sort ce single, Steve Cafiero quitte définitivement X (il mourra en décembre 1988). Ce départ coïncide avec l'installation de

Rilen et Lucas à Melbourne où ils s'adjoignent les services de la batteuse Cathy Green en remplacement de Cafiero. 1985 verra la sortie du second album de X, "At home with you" (réédité lui aussi par Aztec il y a quelques temps), en même temps qu'une forme de reconnaissance enfin assumée par le business australien pour l'un de ses meilleurs groupes. Un peu tard hélas puisque 85 sera la dernière véritable année d'existence de X. Depuis, il y a eu, comme souvent, d'épisodiques et éphémères réapparitions, puis Ian Rilen est mort en octobre 2006, Steve Lucas, seul survivant de la formation "classique" de X, continuant peu ou prou à donner des concerts sous le nom du groupe qui fut et reste probablement son projet musical le plus abouti.

---

**DARIA : Open fire (CD, Crash Disques - <http://www.crashdisques.org>)**

L'indie rock (ou le post punk, c'est selon les humeurs et les envies) des années 90 est en passe de devenir un style "classique" après avoir fait les belles heures des plus aventureuses des scènes, essentiellement américaines. Sauf que, depuis quelques temps, la France s'est prise au jeu de ces mélodies sous tension et de ces riffs distordus et filandreux. Si l'on ne sait pas que Daria habitent cette bonne vieille Angers, on pourrait déceimment prendre ses membres pour des ressortissants de Chicago ou de Philadelphie, sans y trouver à redire. Mais voilà, il semble bien que les angevins aient décidé de prendre les chemins de traverse, de tourner le dos à la facilité et à l'évidence, et de se plonger dans les discographies sélectives de quelques groupes américains précurseurs de ce rock louvoyant, novateur et abrupt. Au point, d'ailleurs, que, si le disque a été enregistré à la maison, ou presque, au Black Box de Iain Burgess, il a été mixé à Baltimore, chez Jay Robbins, l'homme qui a vu passer entre ses mains expertes une bonne partie des groupes du label Discord, et là, évidemment, nous voilà replongés dans les sourdes ambiances délétères d'un rock profond, regimbant et granuleux. De ce rock aux guitares façonnées dans un haut-fourneau, de ce punk aux rythmes travaillés au corps par un boxeur poids lourd, de cette noise ciselée sous les coups d'un forgeron maître d'armes. La musique de Daria vous transporte dans des domaines moites, sombres, aliénés et convulsifs. Des domaines où l'espoir se mesure à l'aune des affres de la pensée plus qu'à celui des plénitudes de l'insouciance. Oui, le rock aussi peut être cérébral et amener à réfléchir sur l'état du monde et la condition humaine, sans qu'il soit grossier d'en parler.

---

**CORTO SINN : Le ciel est à nous (CD autoproduit - [www.myspace.com/cortosinn](http://www.myspace.com/cortosinn))**

Ca démarre sans prévenir par un titre country-punk ("Amourhate") qui vous arrache de vos rêveries aussi sûrement que votre radio-réveil un petit matin blême de jour de labeur, et ça vous laisse la même gueule de bois pantelante que les questions existentielles qui vous viennent alors à l'esprit. "Qui suis-je ?", "Où vais-je ?", "Y aura-t-il de la neige à Noël ?"... Et ça poursuit son petit bonhomme de chemin avec des titres à l'esprit rock, mais avec une certaine tournure "chanson à texte" délurée et accrocheuse ("Les alexandrines", "Mil'ans") apte à vous réconcilier avec la langue de Villon dans la chanson rythmée. Bref, c'est pas ces burnes de Cali ou d'Olivia Ruiz, mais ça lorgne avec insistance vers l'éclectisme qu'on pouvait trouver sur un label comme Boucherie, soit une musique avenante au service de textes pas cons. Le rock de Corto Sinn est nettement empreint de racines américaines, avec ces mélodies de grands espaces qui rappellent un V6 ronronnant sur la rectitude d'une highway plombée par un soleil assassin, mais il nous ramène aussi vers un avant-gardisme bien français, notamment avec ce sax en électron libre qui n'en fait qu'à sa tête et qui, parfois, flirte ostensiblement avec un free-jazz qu'on n'avait plus connu à pareille fête depuis quelques décennies ("Paris"), sans parler de riffs profondément urbains, à l'image de l'artwork d'un livret qui fait preuve d'un certain bon goût artistique. Si la rue appartient encore aux flics (pour peu de temps espérons-le), le ciel, lui, appartient aux artistes, et ce depuis que les religions, qui avaient pourtant usé d'un droit de préemption catégorique dessus, s'en sont désintéressées au profit de biens nettement plus matériels, et de dogmes nettement plus nauséabonds. Corto Sinn balance un premier album kaléidoscope qui baguenaude entre les premiers Capdevielle (pour un sens de l'écriture décalé), les récents Baratin De La Joie (le côté électro en moins cependant) ou un Noir Désir acceptable, écoutable et inspiré (ce que les bordelais ne furent que très rarement à mon sens). Bref, ce disque est tout sauf passe-partout, ce qui n'est pas la moindre de ses qualités en ces temps de formatage insipide et de nivellement par le bas.



**The GITANES : Strange girl (CD, Music Maniac Records/Nova Express Records)**

**The MYSTIC RYDERS FROM SPECTRAL SOUTH : 666 feet under (CD, Nova Express Records)**

Suivant le vieil adage selon lequel on n'est jamais si bien servi que par soi-même, Lucas Trouble, en plus d'être un producteur recherché, n'hésite pas à payer de sa personne et à enregistrer ses propres groupes, au nombre desquels on compte les 2 qui nous intéressent ici (mais ce ne sont pas les seuls, rassurez-vous, le bonhomme a de la ressource). Pour ce qui est des Gitanes, dont voici le deuxième album, peut-être le savez-vous déjà, mais une petite piqûre de rappel ne peut pas faire de mal, il s'agit des retrouvailles de Lucas avec son vieux complice Mark Enbatta. Voilà une paire de décennies (et quelques poussières d'espace-temps) de ça nos 2 freaks officiaient dans les Vietnam Veterans, groupe qui peut décentement être considéré comme l'un des pères fondateurs du garage cryptique continental. Aujourd'hui rejoints par le batteur Eric Lenoir (déjà présent sur le premier album) et le guitariste des Ecureuils Qui Puent, James Kiput, les Gitanes poursuivent les aventures gothico-sidérales des Veterans avec cette nouvelle tournée d'hymnes érotiques, nébuleux, crépusculaires, décadents et d'un romantisme fin de siècle qui baigne dans les odeurs d'absinthe et les trips d'acide frelaté. Avec l'âge, les délires psychotropes et les accointances d'outre-espace de nos échappés d'une quelconque planète-prison tiers-mondiste ne se sont guère atténués, au contraire, on sent même une certaine propension à faire dans l'esbrouffe lysergique pour mieux vampiriser un auditoire complètement hypnotisé par tant de faconde monomaniaque. Une des meilleures preuves du cheminement hérésiarque des Gitanes on peut la trouver dans leur medley final qui voit le "Thirteen" de Danzig se fondre dans le "When I was young" des Animals d'Eric Burdon en une orgie psyché-métal-punk qui fait s'ouvrir bien des portes extra-sensorielles. Pour ce qui est des Mystic Ryders From Spectral South, ce sont 2 membres des Buckaroos, le guitariste T.B. Noze et le batteur Phil Robin Clerc, que le Kaiser a débauchés pour les embarquer dans un voyage sans but réel à travers une Amérique décharnée et désincarnée, peuplée de zombies, de goules et autres fantômes, tous à la recherche d'un pan de leur propre histoire, écrite à coups de flingues, haranguée à coup de gnôle, et déclamée à coups de pelvis épileptiques. Le far-west revu et corrigé par les Mystic Ryders est celui des raiders de Quantrill, des régulateurs de Billy The Kid, des pilliers de trains de la bande James-Younger, des profanateurs de banques des frères Dalton. Sauf que tout ce petit monde est désormais revenu d'entre les morts, et qu'il n'est pas content. Mais alors pas content du tout, et qu'il veut faire payer très cher son passage dans les terres désolées d'un enfer encore plus glauque que ce qu'on nous en dit. La country des Mystic Riders a des relents de putréfaction et une sale odeur de terre humide, des émanations de poussière d'ossements et des fragrances de bois pourri. Non, un cadavre, fût-il animé des pires intentions, ça ne sent pas bon du tout. Et quand ça s'est mis en tête de dessouder tout ce qui bouge, vaut mieux faire le mort d'abord, et chercher à comprendre ensuite... si on en a encore les moyens... Ouai, les Mystic Ryders revisitent la country la plus pugnace, avec quelques accents bluegrass dégénérés ("Spectral white house") et quelques cow-boy songs cannibales pour faire bonne mesure ("Posada's pictures"). Et si le whisky ne coule plus à flot, le sang, lui, se répand en un inépuisable Styx intemporel. Ne nous y trompons pas, le far-west des Mystic Ryders est le vrai, l'authentique, celui du sud-ouest, du Sonora, désertique et jalonné de cactus, fiévreux et poussiéreux, granitique et rougeoyant, avec ses crotales, ses tarantules et ses scorpions, avec ses arroyos desséchés et ses tumbleweeds annonciateurs de mauvaises nouvelles. Ici, la prochaine pluie ne sera pas d'eau, mais de plomb. Du plomb trempé dans les mânes des âmes damnées pour l'éternité et torturées sans rémission. Ah que l'on aime ces disques malsains et obsédés, pervers et lobotomisés, exsangues et incontrôlables...

## INTERNET

Il y a quelques années, Sal Canzonieri, le guitariste d'**Electric Frankenstein**, avait supervisé l'édition d'un livre proposant près de 200 dessins (affiches et pochettes de disques) consacrés à son groupe. 2 nouveaux livres viennent de paraître sur le même sujet, avec toujours la crème de la crème mondiale de l'illustration. Vous pouvez les commander en ligne à cette adresse : <http://deanasite.com/ef.html> @ @ @ Ils existent depuis une bonne douzaine d'années maintenant, il sont de Tarragone, en Espagne, ils donnent dans un garage-mod plutôt sympatico, ils s'appellent **Los Glosters**, et, via leur site, vous aurez de quoi les écouter et les voir. La (presque) totale quoi : [www.losglosters.com](http://www.losglosters.com) @ @ @ Entre la deuxième moitié des 80's et la première partie des 90's Périgueux résonnait des accords lysergiques

des **Thompson Rollets**, avec quelques disques essentiels à l'appui. Une intégrale du groupe est annoncée pour bientôt. Si vous voulez y souscrire, rendez-vous ici : [www.thompsonrollets.com](http://www.thompsonrollets.com) @ @ @ Un petit webzine sympa, qui mêle musique et politique, c'est **Anarchie Totale**, avouez qu'il y a de quoi s'y attarder non ? A consulter ici : <http://anarchietotale.free.fr> @ @ @ Un trio de skateurs envahit Montpellier de son punk à roulettes déluré, avec le meilleur nom de groupe de ces dernières années, **You Fuck Like My Mum**, allez les écouter sur leur Myspace : <http://www.myspace.com/youfucklikemymum> @ @ @ Toujours sur Montpellier (décidément), mais un poil plus rock'n'roll dans l'esprit, ce sont les **Stony Broke**. Eux aussi ont un Myspace, y a pas de raison : [www.myspace.com/stonybroke](http://www.myspace.com/stonybroke) @ @ @ Apparu en Angleterre en même temps que la vague Two Tone ska revival, **Mark Foggo** vit aujourd'hui aux Pays-Bas mais continue à propager la bonne parole ska à travers le monde. [www.markfoggo.com](http://www.markfoggo.com) @ @ @ Vous prenez un membre des **Clorox Girls**, un des **Briefs**, un des **Shocks**, entre autres, et vous avez **Suspect Parts** qui font une pop 60's méchamment sucrée et acidulée, tout en gardant un bon esprit punk. C'est frais et revigorant. [www.myspace.com/suspectparts](http://www.myspace.com/suspectparts) @ @ @ On ne trouve plus **Punk Rawk** en kiosque (provisoirement ?), mais vous pouvez néanmoins avoir accès aux dernières news musicales via leur site, c'est mieux que rien : <http://www.punk-rawk.fr> @ @ @ Vous connaissez déjà sa signature si vous lisez régulièrement **Abus Dangereux**, mais **Cathimini** ne s'arrête pas en si bon chemin et en rajoute sur son blog, c'est toujours un plaisir : [www.myspace.com/cathimini](http://www.myspace.com/cathimini) @ @ @ Des japonais fans des **Adicts** et qui font donc un punk-rock de bonne facture, ce sont les **Hat Trickers**. Quelques infos sur leur Myspace : [www.myspace.com/hatrickers](http://www.myspace.com/hatrickers) @ @ @ Le n° 3 de **Vosgian Fanzine Crew** est paru (avec notamment un ITV de La Phaze). Si vous avez du mal à le trouver vous pouvez le télécharger en PDF : [http://www.vosgianforce.net/fanzine/vfc\\_3.pdf](http://www.vosgianforce.net/fanzine/vfc_3.pdf) @ @ @ La radio troyenne **Radio Campus 3** est de nouveau écoutable sur le Net, notamment l'émission **Pogozone** le mercredi de 21h à 23h, Sabrina rules : <http://radio.campus3.free.fr> @ @ @ Je crois vous en avoir déjà parlé y a pas très longtemps, mais vu que c'est un excellent label, vous pouvez découvrir les prods de **Pitshark** ici : [www.pitshark.com](http://www.pitshark.com) @ @ @ Et une petite piqûre de rappel qui concerne mon vieux pote **Joey Skidmore** et son site : [www.joeyskidmore.com](http://www.joeyskidmore.com) @ @ @ Y a du punk dans l'Yonne (si, si, incroyable), ils s'appellent **No Name Found** et ont évidemment un page Myspace : [www.myspace.com/nonam3found](http://www.myspace.com/nonam3found) @ @ @ En attendant le nouvel album à paraître chez **Crash Disques** les punks conceptuels (à tête de chou fleur) **Edouard Nenez et les Princes de Bretagne** ont un joli site fait avec amour et avec leurs petites mimines boursoufflées : <http://www.edouardnenez.org> @ @ @ En plus d'être un label de disques, **Slow Death** est aussi un fanzine. Et c'est un spécialiste de la chose punk, Frank Frejnck (**Punk Rawk**), qui s'occupe du bazar, donc c'est du sérieux. Pour en savoir plus sur tout ça : [www.slow-death.org](http://www.slow-death.org) @ @ @ Ah tiens, si vous voulez du punk cryptique (genre enregistré dans les chiottes, et encore...), y a **Suuperfuges**. Un conseil, montez le son de votre ordi à fond si vous voulez avoir une chance d'entendre quelque chose : [www.myspace.com/suuperfuges](http://www.myspace.com/suuperfuges) @ @ @ De l'excellent garage-punk bien énérgique avec les **Slit Plasters**. Vous en aurez plein les oreilles ici : [www.myspace.com/theslitplastersband](http://www.myspace.com/theslitplastersband) @ @ @ Et n'oubliez pas les **V8 Wankers**, les allemands les plus énervés depuis l'invasion de la Pologne (bientôt sur la "442ème Rue"). Et un Myspace, un : [www.myspace.com/v8wankers](http://www.myspace.com/v8wankers) @ @ @ Des brésiliens qui font du ska avec un nom qui est un hommage évident aux **Skatalites**, ce sont les **Brasilites**, à découvrir : [www.myspace.com/brasilites](http://www.myspace.com/brasilites) @ @ @ Les **Flying Donuts** s'apprentent à sortir leur nouvel album et repartent sur la route. Si vous ne les connaissez pas encore : [www.myspace.com/flyingdonuts](http://www.myspace.com/flyingdonuts) @ @ @ Les **Skalopards Anonymes** ont toujours tout plein d'idées, notamment une nouvelle double compil en préparation qui devrait valoir son pesant de joyeusetés. Pour vous tenir au courant c'est là : [skalopards.free.fr](http://skalopards.free.fr) @ @ @ Le ska tchèque existe, notamment avec **Prague Ska Conspiracy**. Vous pouvez d'ailleurs télécharger leur dernier album sur leur site : [www.skaconspiracy.cz](http://www.skaconspiracy.cz) @ @ @ Des américains un peu barges, c'est pas ce qui manque, mais quand ils revendiquent une filiation qui passe par les Ramones, Iron Maiden et le rap, ça devient de l'art. Ils s'appellent **Japanther** et méritent d'être découverts : [www.myspace.com/japanther](http://www.myspace.com/japanther) @ @ @ Le groupe de Meaux **Blazcooky** annonce la sortie d'un nouveau single. Ils méritent le détour : <http://blazcooky.free.fr> @ @ @ Du côté de Lens les **Meatles** se veulent la réincarnation de qui vous savez avec une pop-country-folk-beat-garage sixtante... et on aime : [www.lesmeatles.com](http://www.lesmeatles.com) @ @ @

<http://www.turasatana.com>

**Tura Satana** est surtout connue pour avoir tenu le rôle principal (celui

de la dominatrice ultra violente et spécialiste des arts martiaux) du film de Russ Meyer "Faster pussycat, kill ! kill !". Ceci est son site officiel, et, comme souvent dans ce cas, il n'est malheureusement guère folichon. En général les sites de fans sont souvent plus attrayants. L'info essentielle apportée par le site est la sortie prévue, en 2010, d'un documentaire sur la dame, ce qui ne pourra que réjouir le fan que je suis. D'autant que, hormis le rôle déjà évoqué, elle continue à tourner dans les séries B les plus improbables du cinéma et de la télévision américains. D'ailleurs, signe de reconnaissance évident, une statuette à son effigie vient tout juste d'être éditée. C'est hélas à peu près tout ce qu'on trouvera à se mettre sous la dent sur ce site. S'il y a bien une page biographique, ce n'est qu'une esquisse d'introduction destinée à nous appâter et à nous diriger vers "The kick-ass life of Tura Satana", le livre autobiographique de la belle qui vient lui aussi de sortir. La seule autre page intéressante du site est le blog tenu par Tura Satana elle-même sur ses activités de comédienne et les différents salons et autres conventions auxquels elle participe régulièrement. Il n'y a malheureusement aucune photo digne de ce nom, ce qui est pour le moins dommageable et frustrant, et la page merchandising est temporairement fermée en ce moment. On reste donc sur sa faim. Site en anglais évidemment.

[www.glyphweb.com/arda](http://www.glyphweb.com/arda)

Alors là, je dis : respect ! Ce site représente un travail de fou autant que de fourni. Il s'agit d'une encyclopédie quasi exhaustive consacrée à l'univers de **Tolkien**. Vous trouverez ici tout ce qu'il vous faudra pour comprendre et décortiquer les livres où les films du "Seigneur des Anneaux". Des infos, des cartes, des descriptifs, des arbres généalogiques, aussi bien en ce qui concerne les races, que les lieux, les animaux, les événements, les langues, les personnages, les calendriers (il y a même un comparatif entre notre calendrier grégorien et ceux des différentes races des Terres du Milieu si vous voulez savoir quel jour on est chez les Hobbits ou les Elfes par exemple), jusqu'aux constellations et planètes, ou un relevé des mots rares et anciens utilisés par Tolkien lui-même dans son oeuvre. Des fous je vous dis ! Le site est complété par une énorme page de liens, tous consacrés à Tolkien, qui vous renvoie sur des sites du monde entier et dans à peu près toutes les langues. Si avec ça vous ne trouvez pas votre bonheur. Surtout que la navigation est très facile et très rapide. Si on voulait chipoter, on pourrait juste trouver que tout ça manque d'illustrations, mais compte tenu de la masse d'informations déjà disponible, c'est vraiment histoire de trouver un tout petit défaut. Site en anglais, et comme c'est quand même assez pointu, mieux vaut être anglophone averti.

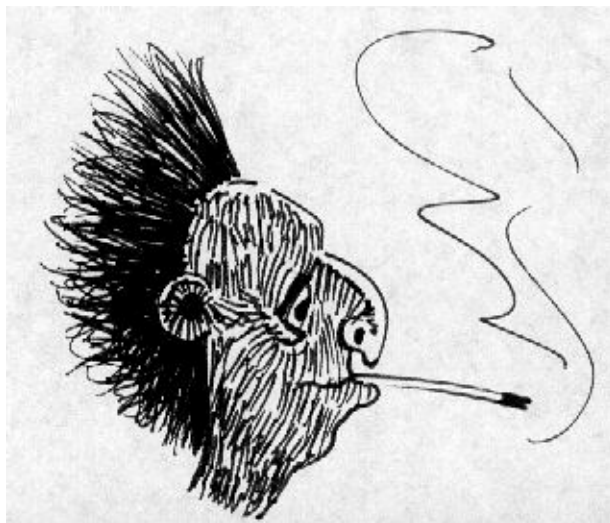
<http://www.vampirella.com>

La vampire la plus sexy de l'univers (elle est originaire de la planète Drakulon, même si elle vit aujourd'hui sur Terre) fête ses 40 ans cette année, et elle n'a évidemment pas pris une ride. Ce site est le site officiel de Harris Comics, l'éditeur de **Vampirella**, et c'est essentiellement un site marchand avec une grosse boutique en ligne sur laquelle vous pourrez trouver tout ce qui est disponible chez l'éditeur (comics, magazines, cartes collector, calendrier, posters, éditions variantes ou limitées, etc). Attention, si vous n'y faites pas gaffe vous risquez d'y cramer votre carte bleue. Pour le reste il y a une grosse page de news, un blog, et quelques petites galeries photos puisque l'une des spécialités de Harris Comics est de demander à des modèles vivants de prêter leurs traits à la vampire. La plus célèbre de ces modèles est évidemment Julie Strain (qui a même vu l'édition d'une statuette à son effigie en Vampirella), mais, plus récemment, il y a aussi eu la modèle asiatique Masumi Max qui n'a pas laissé indifférent le landerneau du comics mondial. Ceci étant, à part la reproduction de toutes les couvertures de comics ou de mags dans la boutique, le site manque cruellement d'illustrations. Il faudra aller les chercher ailleurs, sur les sites de fans. En anglais, ce qui est malheureusement logique puisque le comics lui-même n'a connu que fort peu de traductions et d'éditions en français.

<http://www.earthcam.com/usa/california/losangeles/hollywood/index.html>

Les sites de webcams en ligne ne présentent guère d'intérêt en tant que tels, sauf pour raviver quelque nostalgie de vacances quand il s'agit de caméras posées dans des lieux qu'on a soi-même visités. C'est le cas pour celle-ci, installée à **Hollywood**, lieu mythique s'il en est et où j'ai donc traîné mes bottes à plusieurs reprises. La webcam est installée au sommet du Yamashiro Restaurant et a dans sa ligne de mire soit le paysage de gratte-ciels d'Hollywood, soit la fameuse colline sur laquelle s'étalent les lettres géantes qui permettent de savoir à coup sûr qu'on n'est ni à Ouagadougou ni à la Garenne-Colombes. Au passage, la consultation des archives permet de confirmer ce qu'on savait déjà, à savoir que Hollywood, et donc Los Angeles, est assez souvent noyé dans un brouillard fort peu naturel surtout constitué de fumées industrielles, le fameux smog transposé au bord du Pacifique. Sinon,

comme pour tous ces sites de webcams, vous aurez quelques infos météo, et c'est tout. Pas de quoi sauter au plafond, mais si vous avez 5 minutes à perdre avant d'aller vous coucher...





**Vince RAY and the BONESHAKERS : Somebody's gonna get their head kicked in tonight (CDEP, Raucous Records)**

Vince Ray a découvert le rockabilly à travers les Cramps, comment voulez-vous, après ça, que le rockab des Boneshakers ne soit pas légèrement dérangé, décalé et décaqué ? Comme le prouve ce EP 4 titres qui paraît en même temps que le nouvel album du groupe, "Zombie radio". "Betty bitch" est d'ailleurs extrait de l'album alors que les 3 autres titres ne sont disponibles que sur le EP. Voilà une jolie manière de remercier les aficionados de leur fidélité en leur offrant quelques bonus tracks qui évitent dès lors d'engraisser un album déjà bien fourni. Or donc, Vince Ray fait du rockabilly, mais largement arrosé de psychotiques réminiscences, au point qu'on croit bien voir une belle bande de motards zombies dans le lointain, sans parler de strip-teaseuses dont l'effeuillage n'est pas vraiment la seule activité ("Betty bitch", encore elle, ou "Miss Katie", qui n'a de miss que le qualificatif tant la liste de ses fiancés s'allonge au gré de ses prestations). Vince Ray et ses Boneshakers lorgnent même avec un peu d'insistance vers le surf dézingué à l'occasion d'un instrumental, "Curse of the voodoo guitar", que n'aurait pas renié le Link Wray des jours de perte. Ce disque assure son bon 150 chrono, ses 45° et 12 ans d'âge, et sa dose de testostérone labellisée, autant dire que c'est pas avec ça que vous assurerez la bande-son de la première communion du petit dernier. Pas grave, autant qu'il commence dès maintenant à apprendre ce qu'est la vraie vie, celle des 7 péchés capitaux en lieu et place des tables de la loi.

**ROCKET TO MEMPHIS : Hip shakin' voodoo (CD, Raucous Records)**

Ne nous y trompons pas, malgré leur nom Rocket To Memphis ne sont pas originaires de la ville qui a vu naître le blues sur les bords du Mississippi, ils ne sont d'ailleurs même pas américains non plus, mais australiens, de Perth plus précisément, cette chiure de mouche perdue tout à l'ouest de l'île continent, autant dire au milieu de nulle part, puisque coincée entre les étendues infinies de l'Océan Indien, et celles, non moins spectrales, du grand désert australien. Ceci étant, Rocket To Memphis ont usé et abusé de tout ce que la planète rock'n'roll a pu sortir de galettes de vinyl en provenance directe des rives boueuses du Grand-Père des Eaux (comme l'appelaient les amérindiens de la région), des terres immergées des marais de Louisiane, des forêts inhospitalières des coins les plus reculés du Mississippi, de Georgie ou de Floride, là où l'on ne saurait reconnaître la tourbe de l'eau stagnante, refuge de tout ce que l'inconscient collectif connaît de génies malfaisants, de diabolins pervers, de dieux sombres, de monstres squameux, d'animaux venimeux, et autres humanoïdes putrides. Le rock'n'roll de Rocket To Memphis s'abreuve au blues graveleux (la reprise du "She's my witch" de Kip Tyler), au swampabilly nauséeux ("Gator stomp"), au jazz vaudou ("Crazy eyes"), aux rythmiques tribales ("Bad girl"), aux pulsations de la jungle ("Wolfman"), à l'exotisme torride ("I got cramps"), au rockabilly consanguin ("Draggin' Dave"). Ce disque, tout en laid-back et en sensualité érotogène, s'insinue dans votre entre-jambe en un viol consenti pour mieux vous faire prendre conscience que là se situe le véritable centre tellurique de votre moi profond. La voix de Betty Bombshell est suave et caressante comme la lame du couteau sur votre gorge, la basse de Voodoo Viv est chaloupée et chaude comme une danseuse de juke-joint un soir d'été caniculaire, la batterie de Death Rattle Dave est capricieuse et percutante comme un coït sauvage en pleine nature, la guitare de Razor Jack, toute en glissandos, en écho, et en réverbération, est sinieuse et envoûtante comme un nid de serpents qu'on viendrait de déranger en pleine sieste. Ces Rocket To Memphis me rappellent les circonvolutions délétères et empoisonnées de Deadbolt, avec, en filigrane, cette même volonté de ramener le rockabilly là d'où il vient, du sud profond, péquenot et sans artifice.

**ACES & EIGHTS : Aces & Eights (CD, Raucous Records - [www.raucousrecords.com](http://www.raucousrecords.com))**

Le psychobilly anglais est toujours aussi déterminé à sauver le monde à sa manière. Aces & Eights sont de Leeds et s'apprennent à prêcher la bonne parole partout où l'on aura besoin d'eux. Et s'il faut pour cela écumer tous les tripots et les bordels de la création, ils écumeront, et sanctifieront, fût-ce à l'aide d'un 6 coups, d'un jeu de cartes, ou de quelques oeillades bien égrillardes. Tous les moyens sont bons dès lors qu'il s'agit de sauver quelques âmes perdues et quelques brebis égarées. Au passage, Aces & Eights inventent même le psycho-gospel, histoire de donner plus de poids à leurs sermons ("Sermon of Reverend Black"), et le psycho-blues, histoire de se mettre dans la poche le diable lui-même à travers sa musique ("Sweet Leonard & the Bo' Dicky blues"). La fin justifiant les moyens, toutes les bonnes volontés sont les bienvenues. Certes, il y aura bien quelques frictions le long de la route, certes il y aura bien quelques tensions au moment de sauver quelque succube tentatrice (on devine aisément que certains préféreront la culbuter quand d'autres essaieront d'extirper le démon qui se tapit en elle), mais au final tout ce petit monde devrait bien finir par parvenir à ses fins. Et puis, comme dit l'autre, Dieu reconnaîtra les siens au milieu de tout ce fatras.



**KIPROQUO : Des maux... et mère veille (CD autoproduit - [www.kiproquo.fr](http://www.kiproquo.fr))**

Bordel ! Y avait longtemps que cette putain de vieille taupe de Sens n'avait plus résonné de quelques accords bien sentis, bien vibrants, et bien secoués. En fait je dois confesser qu'il y a déjà un bon paquet d'années (quelque chose comme une dizaine, au bas mot) que je me suis désintéressé de ce qui pouvait bien se passer dans le coin. Entre les groupes pop, rap ou hard-rock, je ne peux pas dire que la scène locale avait de quoi me faire frissonner d'aise, à quelques éphémères exceptions près qui n'ont jamais tenu leurs promesses sur le long terme. En fait depuis le split de Sally Mage (voir la toute première production du label de la "442ème Rue") je m'étais tourné vers d'autres cieux plus accueillants et plus électriques. Et puis bon, au risque de paraître un brin fanfaron, le fait de tourner avec des pointures comme Electric Frankenstein ou Chuck Norris Experiment ça place quand même la barre sacrément haut, et, du coup, ce qui pouvait sortir du crû me paraissait un tantinet palichon et un brin fadasse. Je commençais à me faire une raison, jusqu'à ce que ma route recroise celle de Kiproquo, de vieux pirates du rock sénonais (dont, au passage, Gérald... qui fut justement le batteur de Sally Mage, comme quoi y a pas forcément de hasard, qui, à leurs débuts, ne m'avaient pas laissé un souvenir impérissable. Quelques changements de personnel plus tard (refrain habituel), je les revois insidieusement du côté de Troyes (je ne savais même pas qu'ils étaient à l'affiche d'un concert punk qui programmait surtout Stygmate et Diego Pallavas, toujours l'histoire du cordonnier mal chaussé), et je dois avouer que leurs accents nettement plus punky et punchy que ce dont je me souvenais m'ont fait dressé l'oreille (les 2 même, autant se servir de tout ce qu'on a à disposition) et largement tapoté de l'arpion sur la moquette délavée de la salle. Ouai ! Ces Kiproquo new look avaient de quoi me rabibochoer avec ma ville natale, avec des compos plutôt énergisantes où les riffs de guitare et les rythmiques en échappement libre se tirent la bourre sur fond de plaintes sociales, quand le groupe se penche sur notre société vénales et consumériste ou sur l'état de notre pauvre planète; aussi bien que dérisoires, quand il s'intéresse au cas de la petite Caroline ou qu'il décide d'écrire une chanson d'amour parodique et cynique (avec du poil autour, pour situer le débat). Au passage, Kiproquo vient de mettre tout ça sur disque, histoire de prolonger le frémissement qui commence à parcourir le microcosme du rock sénonais. Bon, le disque est quand même enregistré avec 2 francs, 6 sous et quelques bouts de ficelle, d'où un son un peu chiche niveau dynamique, mais, au final, il transcrit bien l'énergie jusqu'au boutiste qui transpire de ces mélodies grinçantes, où, même si l'on sent parfois poindre quelques accords métallisés, l'on se goinfre quand même d'une urgence viscérale autant que transgressive, le chant, que se partagent le batteur et le bassiste, nous parvenant du fin fond d'une cave qu'on devine largement caramellisée de salpêtre, de sueur rance et de fumée de clope périmée. Après une première impression de bric et de broc, on se laisse néanmoins gagner par l'étrange acidité du bastringue.

**BLACK BOMB A : From chaos (CD, At(h)ome - [www.label-athome.com](http://www.label-athome.com))**

Comme le titre de ce cinquième album l'indique, Black Bomb A s'extirpe d'un chaos qui, ces dernières années, a légèrement bouleversé le bel ordonnancement d'une machine métallique qui semblait pourtant parfaitement huilée et lancée sur des rails d'une rectitude qui ne semblait guère devoir leur faire connaître ne serait-ce que l'esquisse d'un coup d'arrêt ou d'un grippage mécanique. Pourtant Black Bomb A, depuis 2 ans, a connu son lot de changements, surtout au niveau du personnel, notamment avec le retour dans ses rangs de Djag, l'un des 2 chanteurs originels (la voix grave), en lieu et place d'Arno qui lui avait succédé ces dernières années, et avec le départ de Scalp, l'un des 2 guitaristes, non remplacé lui, ce qui fait que le groupe s'est resserré autour d'une formation minimale, au niveau des instruments s'entend. Du coup, exit le gros métal rouleau-compresseur qui était la marque de fabrique de Black Bomb A (si vous avez eu la chance de les voir sur scène vous me comprendrez, une vraie taloche sonique), et direction un truc un chouia plus hardcore et, conséquemment, plus énervé (si c'est possible, vu que le gang n'était quand même pas réputé pour la langueur de ses slows) et plus teigneux. Même Poun, l'autre chanteur (la voix aigue), a laissé tomber ses vocalises de métalleux pour revenir à quelque chose d'un poil plus médium, les 2 tessitures se retrouvant moins en décalage qu'avant, plus en osmose question octaves, ce qui ne fait que renforcer le côté bastonneur d'un album nettement plus ramassé, compact et rentre-dedans, façon coup de latte dans les couilles histoire d'assoier son aura punkoïde. Et ce n'est pas cette vieille branche de Wattie (Exploited) qui dira le contraire, lui qui vient faire du duo de hurleurs un trio sur un "Burning road" agressif et malsain comme le chant de guerre d'une troupe d'orcs qu'on aurait lancé sur l'ennemi en lui précisant bien : Pas de quartier ! C'est d'ailleurs le titre le plus court de l'album, preuve que tout ce joli monde n'était pas là pour cueillir des pâquerettes. Un conseil, mettez-vous vite au kick-fighting si vous voulez avoir une chance de vous défendre face à cette déferlante sonore, sinon, c'est le KO assuré !

**GHOST TECKEL PSYCHO : 5 bones like trees (and the buddhist said fuck you) (CD demo - [www.myspace.com/ultrateckel](http://www.myspace.com/ultrateckel))  
RADIO MAQUIS (CD demo - [www.radiomaquis.fr](http://www.radiomaquis.fr))**

A priori, comme ça, au débotté, on se dit que, aujourd'hui, avec les moyens modernes d'enregistrement et de gravure maison, chaque groupe est à peu près égal devant la démo. Pourtant, on s'aperçoit vite que chacun n'est pas forcément membré pareil devant le fait accompli. La démo de Ghost Teckel Psycho est carrément dithyrambique avec ses 21 titres, aussi se demande-t-on si on peut encore la considérer comme telle... J'aurais tendance, malgré tout, à répondre par l'affirmative vu que la chose à dû être enregistrée dans la niche du boudin à pattes (ceci étant, putain d'acoustique la maisonnette, ça sonne comme une escadrille de stukas en plein blitzkrieg). Notons au passage le côté glamour fortement assumé d'un groupe qui n'a pas hésité à prendre comme emblème l'une des plus vilaines créatures de la création. Le teckel, qu'il soit à poil ras ou à poil dur, n'en reste pas moins une des plus grandes énigmes de la génétique canine, voire de la biologie assistée par substances hallucinogènes. Comment peut-on être teckel dans un monde où le bling-bling tient désormais lieu de philosophie et de mode de pensée ? Les voies du maître-chien sont parfois bien impénétrables... Tout ça pour dire que Ghost Teckel Psycho, au-delà du regard chafouin de la bête, ne s'arrête pas à ce genre de détail et délivre une musique sacrément barrée et déginguée qui, sur un lit de garage à l'architecture aussi gracieuse que le cabinet du Docteur Caligari, étend quelques couvertures de post-rock avant-gardiste, quelques draps de punk électroïde, quelques couettes de pop expérimentale, le tout amidonné de délires verbaux nécessaires et définitifs ("Jesus was a surfer", "I want to speak to the guy in my head", "Bozo for president", "My place is in jail", "Holidays in the arctic sun"). Nul doute que la proximité des raffineries chimiques de Fos sur Mer (Ghost Teckel Psycho est originaire de Marseille) a laissé des traces sur le moi profond du duo (guitare-batterie, formule certes minimaliste mais au combien intégrée), tout en développant un sur-moi ultra-créatif, ce qui ne peut que nous rabibocher avec ce type d'industrie pourtant vouée aux gémonies par tous les écolos de sous-préfecture. Ces gens-là n'ont-ils donc aucune âme artistique ?

Chez Radio Maquis on a préféré sacrifier la quantité pour améliorer la qualité. 3 titres seulement, certes, mais enregistrés dans un vrai studio. Faut dire que le punk-hardcore-electro du groupe de Clermont-Ferrand ne se marie qu'avec le must en la matière compte tenu de la pléthore de pistes nécessaire pour caser tous les zigouigouis délivrés par un gang peu avare de sons et de décibels. Avec 2 guitares et des machines qui viennent soutenir des mélodies assassines à grands coups de beats robotiques et de séquences cybernétiques, pas question de faire dans le rachitique et l'économique. Et ça marche ! Outre le côté coup de boule de ces 3 concentrés de sauvagerie et de colère, on se plaît à découvrir ces petits trucs disséminés ça et là et qui viennent nous rappeler que cette musique est née et s'est développée dans un monde urbain et industriel. On est évidemment bien loin des rêveries champêtres de nos lointains ancêtres hippies, on est en plein dans la crise, et on ne s'en sortira que par la révolution. Cette démo de Radio Maquis me rappelle le Tagada Jones récent, celui de la période avec Gus (l'aspect métallique en moins) qui renforçait la musique du groupe avec ces mêmes samples accrocheurs en forme d'électrons libres. Un amuse-gueule qui nous ouvre largement l'appétit. Heureusement Radio Maquis annonce un premier album pour ce printemps.

